This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

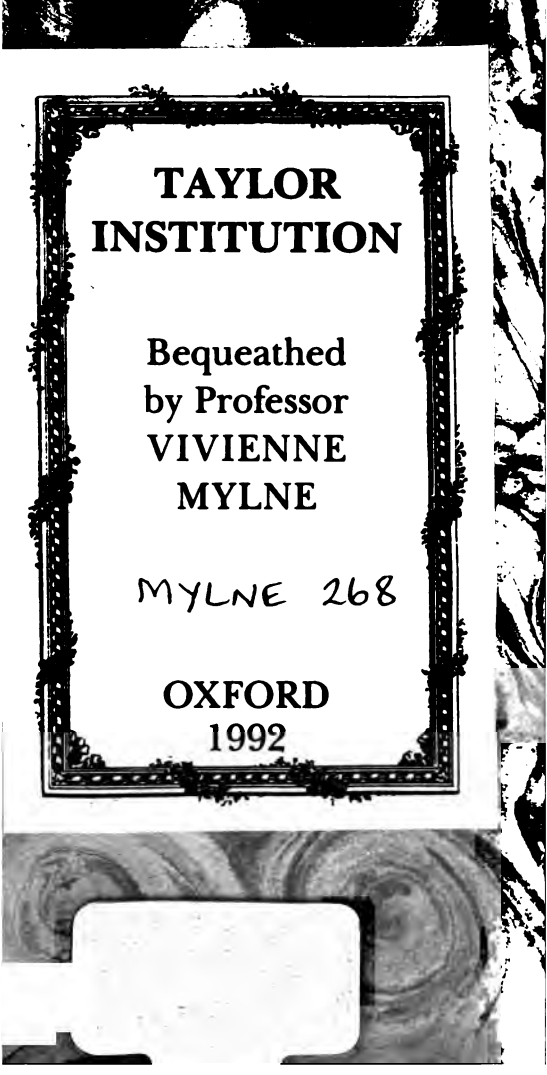
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 268

OXFORD
1992

MMF 53, R10

LETTRES

DE LA MARQUISE DE M***,

AU

COMTE DE R***.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES;

Et se trouve A PARIS;

Chez COUTURIER Fils, Libraire; à la descente du Pont-Neuf, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES

DE

LA MARQUISE DE M***

AU

COMTE DE R***.

LETTRE XLII.

NE craignons plus d'être séparés, mon cher Comte; le même caprice qui avoit poussé mon mari à vouloir renoüer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes

chaînes ; votre couſine en triomphe encore ; croyez-vous que cela lui faſſe autant de plaiſir qu'à moi ? Nous n'avons dû tant d'allarmes qu'à une jalouſie qu'il avoit conçuë ; & c'étoit pour lui faire croire qu'il avoit abſolument rompu avec elle, qu'il étoit revenu à moi. Ma mere eſt ſi ſurpriſe, & ſi indignée en même tems d'un changement ſi prompt, qu'elle me fait ſans y penſer, des ſermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne ſe ſouvient preſque plus de tout ce qu'il a voulu ; il agit à ſon ordinaire, avec un peu plus de circonſpection cependant ; en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois ; mais que m'importe, pourvû qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi. Que nous allons

sous aimer, mon cher Comte! & qu'après avoir craint de nous perdre pour toûjours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avois pas besoin de tant d'allarmes; mon cœur se soutenoit assez sans elles; mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au Marquis, de l'amour que vous m'avez témoigné; je vous ai vû des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable: pour la première fois de votre vie, je vous ai vû répandre des larmes; elles ne m'étoient pas suspectes; je sentois que l'amour seul en pouvoit exciter de tendres. Qu'elles me sont précieuses, & que j'en garderai chérement le souvenir! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis; nous languirions si nous ne nous aimions pas.

Que deviendrois-je, hélas! si je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un instant sans vous? Que vous-même seriez à plaindre, si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour!.. Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentimens dont je ne puis être la maîtresse, me remplissent l'ame de trouble & de terreur. Sans doute, la situation où je me suis trouvée les a fait naître; quoique rassûrée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! Qui sçait, si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût, fruit ordinaire d'une passion longue & tranquille? Qui sçait si mon mari, entraîné par son inconstance naturelle, ne me

rendra pas quelque jour auſſi malheureuſe que je viens d'éviter de l'être ? la mort, peut-être.... Ah ! plût au ciel qu'elle ſeule nous ſéparât ! Adieu, ſoyez sûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous ; non, rien ; pas même votre indifférence.

LETTRE XLIII.

SAINT-Fer*** a eu raiſon de vous écrire, que j'apprenois la Philoſophie; mais il a eu tort de vous faire penſer que je ne m'appliquois à cette ſcience que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre abſence m'ennuie; & j'ai crû, pour la rendre plus ſupportable, devoir m'occuper à quelque choſe. Vous devriez m'être obligé d'avoir choiſi ce genre d'amuſement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la Logique, à ſe conſoler de l'abſence d'un amant; & je penſe auſſi, qu'en pareil cas, ce ne ſeroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la Philoſophie ne

me mette assez de force dans le cœur, pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle seroit admirable, si elle pouvoit faire ce miracle! Mais rassûrez-vous; tout le fruit que j'en ai tiré jusques ici, est d'entendre des raisonnemens longs & ennuyeux; d'être assez folle pour en vouloir faire; & d'être parvenüe au point, que si Dieu ne m'assiste promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître, le plus joli pédant du monde, frisé, poudré; & qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler l'Hébreu avec toute la politesse possible. Je crois que j'ai un peu dérangé sa morale; du moins, il n'a lorsqu'il me regarde, que des idées confuses, qu'il exprime plus confusément encore qu'il ne les conçoit. Il mar-

mote entre ſes dents des paroles barbares que ſes yeux me rendent moins intelligibles ; & j'aurois déja congédié ce charmant Précepteur, ſi ce n'étoit que j'attends une déclaration d'amour en langue Hébraïque, qui ſera ſans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point, au reſte, fait d'autre profit dans cette ſcience, que celui de m'en dégoûter. Votre abſence ne m'attriſte pas moins, que ſi je n'avois point cherché à me diſtraire ; & pour avoir eu quelques leçons de Philoſophie, mon cœur n'en eſt pas devenu plus philoſophe. Ma raiſon voudroit en vain me conſeiller de vous oublier : vainement des réflexions triſtes, mais ſalutaires, voudroient me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je ſens tout le poids de mon éga-

rement ; entraînée par mon amour, je roûgis d'avoir osé le combattre. Je sçais qu'un jour vous cesserez de m'aimer ; & que des liens illégitimes, nés du caprice, & de la foiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable ; & le malheur que j'aurois de vous perdre, me ferme les yeux sur les avantages qui suivroient peut-être votre inconstance. Je sçai que rendüe à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher ; mais je ne joüirois plus du bonheur de vous aimer ; & il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous ; je vous ennuie sans doute à vous le dire ; vous ne m'écri-

vez plus que froidement ; vous croyez que je veux ceſſer d'être à vous ; mes réflexions vous le font craindre. Ah ! Devez-vous me les reprocher ? triomphent-elles de ma foibleſſe ? & ſi je n'ai pas eu aſſez de vertu pour réſiſter à votre paſſion, penſez-vous que ce qui m'en reſte puiſſe m'arracher à vous ? Vous vous offenſez de mes remords ! puis-je quelquefois n'en être pas déchirée ? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas ; je n'ai pas écrit un mot ; je n'ai pas conçu une penſée que je ne doive me reprocher. Vous ne connoiſſez point ce criiel devoir ; vous n'y êtes pas aſſujetti ; vous n'offenſez rien, en vous conſacrant à moi ; vous pouvez me donner toutes vos penſées, & vous li-

rer tout entier au déſordre de vos ſens. Mais, puis je être tranquille, moi qui vous ai tout ſacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorſque le moindre ſoupir qui peut m'échapper, eſt un crime pour moi? lorſque, par les effets de ma fatale paſſion, je me trouve ſans ceſſe prête à perdre le ſeul objet qui puiſſe me conſoler de ma foibleſſe. Adieu, vous ne vous amuſerez pas en liſant cette lettre; mon deſſein n'étoit pas cependant de vous ennuyer; mais il ne ſe préſente à moi que des idées affligeantes. Revenez me raſſurer par votre préſence; je vous dirois de preſſer votre départ, ſi je ne ſçavois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu'ils me cauſent, je ſerois moins mécontente, ſi je pouvois

être sûre que vous souhaitiez quelquefois de me voir. Adieu, conservez vous, je vous en conjure, quand même ce ne seroit pas pour moi.

LETTRE XLIV.

QU'UNE femme eſt à plaindre, quand elle aime, & qu'un homme eſt ridicule, quand il eſt aimé! Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous, peut-être; détrompez-vous: quoique je pûſſe ſans nous faire tort, me récrier ainſi ſur votre compte & ſur le mien, ce n'eſt point nous que cela regarde. Madame de *** & Saint Fer ***, viennent de ſe broüiller ſi vivement, que ſoit que Saint Fer *** n'eût plus envie d'être conſtant, ſoit que Madame de *** l'ait aſſez maltraité, pour l'obliger à prendre pour ja-

mais ſon parti, à ſes yeux, il s'eſt jetté dans les bras de Madame de L***, qui pour le recevoir plus décemment, ſe retire de ceux de D***. Cette inconſtance marquée a fâché notre amie; peut-être a-t-elle ſenti par le changement de Saint Fer*** qu'elle l'aimoit encore; peut-être auſſi que ſa vanité piquée ſe déguiſe ſous un mouvement d'amour. Quoiqu'il en ſoit, elle eſt fort triſte de la perte qu'elle a faite; & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer*** ſe ſoit ſi promptement conſolé de la ſienne. Elle ne conçoit pas encore comment, lui qui a paru juſques ici aimer les ſentimens, a pû s'attacher à une femme, qui n'eſt connüe dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus

inconsolable des deux abandonnés, c'est D***, qui ne faisant que d'entrer dans le monde, & ayant besoin de se faire une réputation, avoit choisi le cœur de Madame de L***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé & congédié en un mois; &, voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les femmes de son espéce se réglent sur son goût. D*** pouvoit espérer des fortunes brillantes; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de service! Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards sont aujourd'hui attachés

ſur Saint-Fer***. Nombre de curieuſes examinent ſa taille, ſa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne ſçai quoi, qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier; & ſe fondant ſur le goût de la Dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint Fer***, au milieu de tous ces applaudiſſemens, & du plaiſir qu'il peut reſſentir de ſe voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de*** n'eſt point une Maîtreſſe à perdre ſans regret; il ſçait mieux qu'un autre, de quel prix elle eſt. Il ſoûpiroit hier en m'en parlant; & je crois qu'il pourroit ſouhaiter de la retrouver, ſi, après un pareil éclat, il pouvoit ſe flatter qu'elle fût encore ſenſible pour

lui. Madame de***, d'un autre côté voudroit le ramener ; mais comment ? Quel affront d'aller montrer ſa douleur & ſon amour à un homme engagé ailleurs ; & qui ne ſe ſerviroit, peut-être, de cette démarche que pour s'affermir dans ſon nouveau choix ! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence (& ce ſeroit au fonds le meilleur parti), peut-être l'oubliera-t-il abſolument. Comment accorder l'honneur du ſexe, & l'amour qui la tourmente ? C'eſt à vous qu'on a recours pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami ; s'il eſt vrai que ſon amour pour Madame de L.*** ne ſoit qu'un goût de caprice, ou un coup de déſeſpoir ; (car il faut être bizarre ou déſeſpéré, pour faire une pareille ſotiſe), faites-lui eſpérer

ſon pardon. Si vous vous apperceevez qu'il en ſoit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie; & ne donnez pas à cet inconſtant le plaiſir de croire qu'on le regrete. Après tout, s'il eſt ſi méchant, on tâchera de piquer ſa vanité, en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou ſix Galans très-propres à mortifier la ſienne. On tâchera d'en aimer un; on féra du moins comme ſi cela étoit. En pareil cas, il faut bien ſe ſervir de toutes ſes reſſources. Mon Dieu! que de ſecrets je vous révele là! Ne vous aviſez pas au moins d'en abuſer. Prompte réponſe. Adieu, aimable Comte, je ſerois bien fâchée de donner à Madame de *** la peine que je prends pour elle.

BILLET.

*MON mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de * * *; & il compte qu'elle passera la journée avec moi : cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures; & je veux l'en punir, en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sais qu'il a un rendez-vous. Allez-y dîner; & engagez son mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre, cet air brusque & imposant dont il se sert à tous propos. Ne donnez pas même à votre cousine le tems d'écrire à son Amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complette, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal; mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste elle ne*

ſera pas plus malheureuſe que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le ſoir remenez-là chez elle bien poliment ; ne lui demandez point la cauſe de la mauvaiſe humeur qu'elle vous témoignera ſans doute : cela prendroit trop de tems ; & je ſerai preſſée de vous remercier.

LETTRE XLV.

POURQUOI ſuppoſez-vous que je vous veux du mal ? J'avois hier un air froid & contraint ; eſt-ce ma faute, & ne ſeroit-ce pas à vous à diſſiper les nüages qui m'obſcurciſſent l'ame ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée ; vous ne ſçaviez que me dire ; & vos yeux en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui, & un dédain qu'il paroiſſoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un tems que j'aurois crû qu'une paſſion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux ; mais je vous connois trop pour vous faire cette injuſtice.

Votre cœur vous jouë quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il eſt : il ne ſent rien ; que voulez-vous qu'il exprime ? Vous avez reçû de la nature une inſenſibilité que les ſens peuvent maſquer quelquefois ; mais que le ſentiment ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toûjours maître de vous, vous n'êtes jamais que ſpectateur des tranſports que vous faites naître. Je vous vois penſif & rêveur dans des momens qui ne ſont faits que pour éteindre la raiſon, & où ſans ceſſe vous me rappellez à la mienne. Vous vous paſſionnez pour des plaiſirs que vous ne reſſentez pas ; & ſi quelquefois vous feignez des déſirs, ce n'eſt que par vanité, ou par ennui. Vous me dites ſouvent les choſes du monde les plus animées ; &, vos yeux immobiles ou

distraits, démentent toûjours votre bouche. Vous ne connoissez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un, parce que c'est le bel air, & vous ne voyez l'autre, que pour joüir de la vüe d'un objet dont vous êtes le maître; & que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour à tour les absences, les mépris, la fausse jalousie; rien ne vous touche; & lorsque par le moindre de vos soins, vous pourriez me rendre heureuse, que par les miens je mérite tous vos empressemens, que je languis, en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus crüelle

indifférence ; & ſi vous êtes attentif à quelque choſe, c'eſt à me faire verſer des larmes. Il me ſemble que je ſouffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer vos réfroidiſſemens à votre paſſion pour elle, que de vous éprouver ſi différent de ce que vous devriez être, lorſqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'eſt-il point jaloux ? La néceſſité de tromper ſes ſoins, vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos déſirs croîtroient par la peine que vous auriez à les ſatisfaire ; votre paſſion plus vive & plus ingénieuſe, tâcheroit de ſurmonter les obſtacles que ſa bizarerie feroit naître ; je vous verrois moins ſouvent ; mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je ſuis folle,

bon

bon Dieu ! de me ſouhaiter tant de maux ! Il faut que je vous aime bien éperdûment, pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendreſſe pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle de mon mari me feroit ſouffrir ? & ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que profitant de votre indifférence, je me dégageâſſe d'une paſſion qui vous ennuïe & qui me devient odieuſe, que de me ſouhaiter un pareil malheur. Adieu. Je ſuis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne pouvoir changer. Hélas ! je n'aurai encore que trop long-tems ce reproche à me faire.

LETTRE XLVI.

AH! pour le coup, la guerre eſt ſérieuſement allumée. Ce qui m'en divertit le plus, c'eſt que je ne ſerai pas, comme il y a quelque tems, la victime de la querelle. Cette paſſion ſi vive, & qui étonnoit par ſa longueur, ceux qui connoiſſoient les gens dont il eſt queſtion, vient enfin de s'éteindre. L'avanture eſt plaiſante; je veux vous la conter. Mon mari eſt venu ce matin dans ma chambre, l'air déſœuvré & languiſſant; ſon chagrin a paru à mes yeux; & je n'ai pû m'empêcher de lui en demander la cauſe. *Madame*, m'a-t-il répondu myſtérieuſement, *il eſt des*

choses que l'on voudroit pouvoir se cacher à soi-même.

Ces paroles obscures ayant redoublé ma curiosité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ses inquiétudes. *Que voulez-vous que je vous dise*, m'a-t'il répondu, *les considérations que je pourrois vous faire ne sont point faites pour vous; j'ai déjà trop de choses à me reprocher avec vous; & peut-être serois-je vous braver, ou du moins en avoir l'air, que de vous dire ce qui m'agite.* Je l'ai assuré qu'il pouvoit parler. *Il faut donc s'y résoudre*, a-t'il repris. *Vous sçavez combien je vous ai aimée; je croyois dans le tems que je vous ai épousée, que ma passion pour vous ne pouvoit pas diminuer; mais quelque je trouvâsse en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pû*

tenir dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le déréglement des maximes du monde, & la ſéduction perpétuelle des femmes. Je me ſuis d'abord livré à elles par curioſité; la facilité de les vaincre a flatté ma pareſſe; j'ai continué par habitude; & malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaiſir. La raiſon me ramenoit quelquefois vers vous; ſouvent, ſans vous le dire, je ſentois combien vous êtes aimable; mais la ſévérité de votre humeur m'effrayoit; ſçachant combien vous aviez à vous plaindre, la crainte d'eſſuyer vos reproches m'arrêtoit ſur les ſatisfactions que j'aurois dû vous faire; & la difficulté d'obtenir mon pardon, me plongeoit dans de nouveaux égaremens. Vous vous plaignîtes enfin; mais occupé alors d'une paſſion violente, je ré-

pondis mal à vos bontés ; & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent ; vous me l'avez depuis confirmé : je ne ſuis pas injuſte ; & je ſens trop combien je l'ai mérité, pour oſer vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez ſçû que j'aimois Madame de * * *, & qu'elle répondoit à mes ſoins ; je vous avoüe même que le bruit qui couroit qu'elle n'eſt pas crüelle ; & la liſte de ſes amans qu'on me donna, fut ce, qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer ſon cœur ; & qu'il ſeroit beau de ne la voir ſenſible que pour moi. J'enviſageai auſſi que ſes rigueurs ne ſeroient pas longues ; ou qu'en cas que je fuſſe rebuté, j'aurois avec elle des motifs de conſolation, que je ne trouverois pas auprès d'une perſon-

ne plus estimable ; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaisie que de sentiment. Je débutai avec elle sur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjoüement promet de vives flammes vives qui amusent sans attacher. Je l'instruisis de mes intentions ; les approuver & s'y conformer, fut à peine l'ouvrage de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde, je ne connoissois pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des coquettes : elle est assurément la plus dangereuse de toutes celles que le hasard ait pû me faire rencontrer ; artificieuse même dans les momens où il semble qu'on doive tout oublier, ses transports sont aussi étudiés que ses discours. Ses gestes, ses regards, ses soûpirs, ses plaisirs même, tout en elle est plein d'un art d'autant

plus dangereux, qu'il eſt caché ſous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crûs tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eût plus rien laiſſé à déſirer ; mais ce fut où je pris de l'amour ; je me ſentis des émotions que ſeul il peut faire naître : mes deſirs ſatisfaits me fourniſſoient ſans ceſſe de nouveaux tranſports. Je cherchois en vain dans de nouveaux plaiſirs à les éteindre ; ſources nouvelles de flâmes pour moi, ils augmentoient mon yvreſſe : Je n'étois plus à moi-même ; plein de la paſſion qui me dévoroit, j'avois les yeux fermés ſur tout le reſte du monde ; je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle ; mon eſprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée : j'étois même ſi aveuglé, que je démentois ce qu'on m'avoit dit ſur ſa façon de penſer, ce que j'en avois crû moi-même ; &

d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas poſſible d'imaginer qu'elle en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faiſoit ſur ſa conduite, me parurent des calomnies, qui ne devoient leur naiſſance qu'à la jalouſie des femmes, ou aux diſcours impertinens de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pû ſe faire aimer d'elle. La jalouſie ſi ordinaire aux amans, ne trouvoit point de place dans mon cœur; j'aurois craint de l'offenſer, en lui marquant de la défiance; & je voyois ſans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville en différens genres, venir lui rendre des hommages. Les choſes auroient ſans doute été toûjours de même, ſi ſes réfroidiſſemens trop marqués ne m'eûſſent inſtruit à craindre ſon changement. Je commençai à voir que j'avois des rivaux; je me flat-

tai quelque tems qu'elle étoit insenſible à leurs ſoins ; & lorſque je m'apperçus qu'ils ne lui étoient point indifférens, je crus qu'elle ne vouloit qu'eſſayer mon amour : d'ailleurs, je ſçavois qu'il y a des diſcours qui ne tirent à aucune conſéquence ; & que pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle ſe trouve cette fois par jour expoſée à des fadeurs qui l'ennuyent, même en flattant ſa vanité : que les hommes même, ſans aimer, ſont par état, obligés à dire des galanteries, ſans que leur cœur y prenne la moindre part : & de-là je concluois, ou que les gens qui la loüoient pouvoient n'en pas être amoureux, ou que s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favoriſés. Quand je conſidérois auſſi le nombre de ceux qui l'obſédoient, il ne m'étoit pas poſſible de croire qu'ils fuſ-

sent tous heureux : lorsque j'examinois ses façons, je les trouvois les mêmes pour tous ; mêmes regards, mêmes discours ; chacun d'eux paroissoit content : je ne pouvois croire que s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manières ne fit naître entr'eux de la jalousie ; & la mienne dans une si grande foule d'adorateurs demeuroit suspendue, faute de pouvoir se choisir un objet. Que je me trompois ! Il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent : ils avançoient tous auprès d'elle par degrés. Ceux, qui les premiers avoient déclaré leur passion, avoient les plus fortes preuves de sa tendresse ; & les plus malheureux en étoient de ces faveurs, qui assurent que la dernière viendra à la première occasion. Le moyen d'imaginer de pareilles

choſes ! Peut-on croire ce qu'on aime, capable d'une mépriſable conduite ! Et d'ailleurs avec quelle adreſſe n'étois-je pas trompé ! Combien de fois, pour ſe défaire de mes empreſſemens, & favoriſer ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait paſſer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le tems que, pour endormir ſes ſoupçons, on me le faiſoit promener par la Ville ; & que je m'écartois de ſa femme, afin de lui perſuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de ſon abſence & de la mienne pour répondre à la tendreſſe d'un amant de qui j'avois la bonté de faciliter les plaiſirs. Combien de fois me ſuis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes viſites ne me rendiſſent ſuſpect, ou que vû avec elle dans un

endroit écarté, je ne compromiſſe ſa réputation ; lorſque libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau, des plaiſirs, que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs ! Je n'étois donc pas jaloux abſolument ; mais voyant comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaiſoit plus tant, je commençai à n'être plus ſi sûr du ſien. Je fus cependant aſſez imbécile pour croire que je lui avois fourni des raiſons pour paroître indifférente ; & qu'en lui marquant plus de tendreſſe, je ramenerois la ſienne à ſa première vivacité. Comment m'y pris-je pour cela ? Soir & matin j'étois chez elle ; mes aſſidüités ne finiſſoient point ; plus de mari jaloux qui me tînt ; par conſéquent moins de momens pour me tromper ; jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entrois

*point dans ſes projets ; & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de careſſes, ſe rendit par-là ſa première liberté, & me remit en même-tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc auſſi amoureux que jamais, lorſque des regards adreſſés trop vivement au Chevalier de Saint-Fer ***, me firent ſentir encore de la jalouſie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des meſures pour m'éclaircir ; & pour y réüſſir mieux, je cachai mon dépit & mes ſoupçons ſous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe ; le Chevalier avoit enfin obtenu d'elle, tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de rien refuſer. Ils étoient d'accord : mais il s'agiſſoit de trouver un jour où perſonne ne vînt les troubler ; elle me dit le*

ſoir, que ſon mari la forçoit de le ſuivre à la Campagne le lendemain; qu'elle ſeroit au déſeſpoir de ne me voir pas; mais qu'il falloit obéir. Je penſai à croire; mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qui ſerroit la main au Chevalier; je ſortis, très-réſolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit ſi fortuné, arriva; un homme de confiance étoit de bonne heure à ſa porte; il vint me dire que le mari étoit ſorti ſeul; & qu'un moment après ſon départ, il avoit vû entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas ſi violente à cette nouvelle, que je l'aurois crû; l'eſpoir de me venger de cette perfide la calma: je me fis une joie maligne de la confuſion que ma vûe lui cauſeroit; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma cré-

dulité, elle n'avoit donné aucun ordre à ſon Suiſſe qui me regardât : j'entrai ſans bruit ; elle étoit, ainſi que de raiſon, dans le boudoir qui termine ſon appartement ; toutes les fenêtres, excepté celles qui regardent la maiſon, étoient fermées ; heureuſement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du boudoir ; le repos qui y regnoit, me fit juger que je devois chercher dans leurs actions, l'éclairciſſement que leur ſilence me refuſoit. Je me mis donc à regarder de toutes mes forces ; je ne pouvois choiſir un inſtant plus heureux ; & (ce qui vous paroîtra extraordinaire, vû les diſpoſitions avec leſquelles j'étois entrée) ; c'eſt que cet inſtant, ſans aucun mouvement de colère que je les vis. Il ne me vint pas même en tête de

les troubler ; je me retirai de la fenêtre, quand je crûs qu'ils alloient être en ſituation de me voir. Je ſortois ſatisfait de ma découverte, lorſque pour mettre le comble à ma joye, une femme de chambre que j'avois gagnée ſans y penſer, mécontente de ſa maîtreſſe, & indignée, diſoit-elle, de voir tromper ſi cruellement un auſſi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des lettres de toutes façons, qu'elle avoit ſurpriſes à mon infidelle.

,, N'admirez-vous pas ma patience, ou plûtôt mon imbécillité, de vous conter ainſi la longue & lamentable hiſtoire de mon mari ? Pardon, mon cher Comte ; je l'interromps, pour vous dire que je vous aime ; & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire, que pour vous en aſ-

ſurer. Je ſçaurai demain, à qui de vous ou de moi, cette aſſurance fait plus de plaiſir. Bon ſoir, je n'ai plus la force de vous parler; jugez de mon accablement.

LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas; je ſuis ſeule; vous le ſçavez; & vous ne venez point chez moi; que vos excuſes ſont foibles! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir? Les bienſéances, les affaires; ſi j'étois déraiſonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne mérité-je donc plus que vous me faſſiez de ſacrifices? Ingrat! vous profiterez encore de ma ſolitude. Je vous écris; mais, pour vous punir, vous n'aurez de moi que la ſuite de l'hiſtoire que je n'achevai point hier. Songez que c'eſt mon mari qui parle.

Je regagnai mon carosse sans bruit ; & pour joüir sans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux ; le mari de la perfide, qui s'y promenoit mystérieusement avec une femme qui, en m'appercevant, se cacha le visage avec sa coëffe : cette vûe me surprit d'autant plus, que je ne me serois pas avisé de croire ***, homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorsqu'il vint à moi : il ne faut rien te dissimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici ; garde-moi le secret auprès de ma femme ; sa jalousie me désespere ; & je serois le plus malheureux de tous les hommes, si elle venoit à découvrir ce qui se passe. A ce plaisir, ajoûtes-en un autre ; cette

Dame te connoît, & ta présence la gêne : Je lui promis le secret & partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé si occupé ; j'aurois pû lui prouver que sa femme ne devoit pas tant le tourmenter ; & en lui montrant les lettres que je tenois, & celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de sa prétenduë jalousie : mais j'aimai mieux le laisser dans l'erreur où il étoit ; & puisque j'étois trompé, je crûs qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût aussi. Je trouvai dans les lettres qui m'avoient été données, des styles de toute espéce ; déclarations & remercimens de petits Maîtres ; langueurs & ennuis d'un homme de robe ; offres de service & brusqueries d'un financier ; amour badin & léger d'un homme de Cour : il y en avoit de toutes façons ; & j'en aurois bien ri,

si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles là, ne me les eussent pas renduës moins ridicules. Je ne me sentis après cette lecture, ni colère ni amour pour ma charmante maîtresse; & excepté un petit mouvement d'amour propre, qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme; je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne sçavois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentimens je m'étois déclaré son amant; & pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'avanture, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une lettre ne suffiroit pas; & qu'il valoit mieux, qu'armé du sang froid le plus insultant, j'allâsse moi-

même la féliciter sur ses conquêtes. Ce parti me parut le plus raisonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois sûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foiblesse; & le plus satisfaisant, parce que je pouvois joüir de son trouble & de sa confusion. Je me rendis dans chez elle le lendemain. Elle étoit à sa toilette; & dans cet aimable désordre où les graces sont si touchantes. Le Chevalier y étoit; & la vûë de son amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre, que quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle roûgit un peu en me voyant; je l'abordai à mon ordinaire: elle sçavoit que j'étois venu la veille chez elle; & crut d'abord que je venois pour la gronder: mon air la rassura; & comme elle ne m'avoit point vû, elle pensa que

je pouvois fort bien ne l'avoir pas vûë auſſi. Il ne s'agiſſoit donc plus que de ſe juſtifier ſur ce qu'étant reſtée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir ; mais elle croyoit la choſe aiſée. Le Chevalier ſortit. J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade ; mon mari a été ſeul où nous devions aller enſemble ; & je vous gronderois de ce qu'étant venu ici, vous n'y êtes pas reſté, ſi ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'eſt rien que de dormir, lui répondis-je gravement, ſi l'on ne fait pas des ſonges gracieux. Oh ! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas ; je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos ſonges, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du Chevalier, que de moi ; mais comme, quand on dort, on n'eſt point mal-

tre du choix de ſes idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne roûgiſſez pas, interompis-je. Il eſt donc vrai que vous avez dormi tout hier? Hélas! oüi, m'a-t'elle répondu d'un air naïf. J'ai dormi auſſi, lui dis-je, & j'ai rêvé auſſi de vous. Écoutez mes ſonges, ils ſont tous plaiſans. J'ai rêvé, que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans votre boudoir; que dans le tems que vous preniez un plaiſir infini à rêver de moi, le Chevalier étoit entré; qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une ſeule qui étoit néceſſaire pour avoir l'œil ſur ceux qui entroient dans le jardin, & qui pourtant par l'excès de votre diſtraction reſpective, ne vous a ſervi à rien; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jetté à vos genoux;

genoux ; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit disparu ; & que, chose fort singulière ! en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toûjours le Chevalier ; que dans cet égarement d'esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi ; que vous paroissant un peu timide, vous aviez daigné par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur ; & qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier. A quel propos vous disiez-vous à vous-même, a-t-il pris cette figure ? Je n'aime point le Chevalier ; ce n'étoit pas là le moyen de me faire répondre à ses empressemens : cepen-

dant, force étrange de ma tendreſſe pour lui! je le favoriſe, quoiqu'il ſoit renfermé dans une perſonne qui m'eſt tout-à-fait indifférente. Et là-deſſus, vous faiſiez des réflexions très-ſenſées, tant ſur la bizarerie des ſonges, que ſur les idées ridicules qu'ils offrent aux ſens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en ſur-ſaut, toute allarmée de la prétenduë infidélité que vous veniez de me faire, proteſtant contre vous-même du déſordre de votre eſprit : que cependant, vous étant endormie, vous aviez rêvé encore cinq ou ſix fois la même choſe : que pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée bruſquement, ſi pleine de ce ſonge, que vous me voyiez encore auprès de vous, toûjours ſous la figure du Chevalier. Là je me ſuis éveillé

auſſi, au déſeſpoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ſes mouvemens pendant ce beau récit ; ils ſont inexprimables. La honte, la fureur, la haine ſe peignoient ſur ſon viſage à meſure qu'elles naiſſoient dans ſon cœur. Il n'y avoit plus d'artifice ; je la regardois avec des yeux, où le mépris que j'avois pour elle, étoit ſi parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier ; elle ne pouvoit pas douter que je n'eûſſe tout vû ; elle m'avoit pour témoin de ſon infidélité. Que faire en pareil cas ? me demander pardon ; c'étoit s'expoſer aux diſcours les plus humilians : déſavoüer le fait ; la choſe auroit été inutile : voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le tems de m'écouter, Monſieur, me demanda-t-elle ?

Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vû, reprit-elle; & rien n'eſt moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avouë que j'aime le Chevalier; & je ſuis charmée que par votre curioſité, vous ayiez ſçû ce que je n'aurois pas tardé long-tems à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quelle qu'envie que j'euſſe de vous ménager; & vous m'étiez devenu ſi inſuportable, qu'il ne m'étoit plus poſſible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuſes; mais tout ce que je vous puis dire, c'eſt que j'aime le Chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir; & il y avoit aſſez long-tems que je vous donnois des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous eûſſiez dû porter ailleurs les

ſoins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu auſſi libre que celui-là, je me flatte que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir ; & il me paroît ſi grand, que, ſi je ſuis dans tout ceci fâchée de quelque choſe, c'eſt de ne me l'être pas procuré plûtôt. Adieu, Monſieur, je vous le repéte encore, j'aime le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je ? J'en aime cent ſi vous le voulez ; mais je ne vous aime plus : l'ai-je aſſez dit, aſſez prouvé ? finiſſons, & partez. Je vous avoüe qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois crû la mortifier en lui apprenant que j'étois témoin de ſa perfidie ; mais le ton ſur lequel elle le prit, me donna autant de confuſion, qu'elle en auroit dû reſſentir : je crûs qu'il ſeroit inutile de lui mon-

*trer les lettres que j'avois apportées, dans le deſſein d'augmenter ſa honte; & je me contentai en lui faiſant l'adieu le plus mépriſant, de prendre congé d'elle pour toûjours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas; & pour me ſoulager, je réſolus de chercher tous ceux de qui je tenois les lettres; & de leur faire entendre qu'elle me les avoit ſacrifiées: cela n'eſt pas tout-à-fait dans l'exacte ſincerité; mais je crûs que je pouvois me permettre quelque reſſentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que ſa perfidie me cauſât un chagrin réel; mais j'étois bien aiſe de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint Fer***. Je ſçavois qu'il avoit ardemment aimé Madame de ***, votre amie; & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne*

*pouvois comprendre quel tems il avoit pû choiſir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vû s'attacher depuis quelque tems à la célébre Madame de L***; mais il l'avoit quittée preſque auſſi-tôt pour ma perfide; & lorſque je le vis dans ſa maiſon, je ne pûs jamais penſer qu'il y vînt pour ſe mettre ſur les rangs : j'imaginai qu'il pouvoit être ſurvenu entre votre amie & lui, un caprice, qui les portât à ne ſe point voir de quelque tems; & comme je connoiſſois leur paſſion, j'enviſageai plûtôt un raccommodement entr'eux, qu'une paſſion nouvelle de la part de Saint F***. Je le regardai enfin, moins comme un rival, que comme un homme qui, dans le déſœuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à ſe diſtraire en fréquentant ſes amis. Vous ſçavez combien je*

*me ſuis trompé dans mon raiſonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le deſſein de raſſembler, s'il ſe pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba ſous la main, fut Saint Fer***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes, que j'aie vû de ma vie.*

*Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je, en approchant de lui? J'ai penſé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vû entrer chez Madame de***, que tu pouvois avoir quelque choſe à régler avec elle; & je ſuis ſorti pour ne te point gêner. Le procédé, repris-je, ne ſeroit pas étonnant dans un ami; mais dans un rival, il me ſemble rare. Moi, ton rival! s'écria-t-il, aimoi-tu Madame de***? Eh! oui, dis-je; ſi tu ne l'avois pas ſçu, tu ne m'aurois*

pas répondu comme tu viens de faire. Écoute, reprit-il, il y a, comme tu ſçais, différentes façons d'aimer; mais il n'y en a qu'une qui ſoit du goût de la Dame qui fait le ſujet de notre entretien. J'ai crû que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta pareſſe qui t'empêchoit de ſonger à d'autres amuſemens; & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fûſſes ſur le pied des beaux ſentimens, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant reſpecté tes plaiſirs, ſi elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une eſpéce de commerce. Je m'y ſuis laiſſé entraîner par un mouvement qui n'étoit rien moins que de l'amour; & j'aurois, ſans doute, pouſſé loin les choſes, ſi l'avertiſſement que tu me donnes, ne m'obligeoit à reti-

*rer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucune faveur, lui demandai-je ironiquement? Elle m'a donné beaucoup d'eſpérance, reprit-il; mais c'eſt ce dont je me ſoucie le moins: je ne l'aime pas aſſez pour être impatient. Il eſt dans le monde tant de ces conquêtes-là! elles ſont ſi peu flatteuſes! tant de gens vous ont précédé! tant de gens vous ſuivent, que vous ne pouvez, lorſqu'une femme de ce caractère vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment ſur votre bonne fortune. L'on eſt obligé de ſe regarder comme le miniſtre des caprices d'une femme mépriſable; & cela n'eſt pas ſatisfaiſant. Il réſulte donc de tout cela, repris-je, que tu me cédes Madame de ***, & ſans avoir profité de ſa bonne volonté pour toi? Voilà ce qui rend le ſacrifice vrai-*

ment noble ; car ſuppoſons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penſer que tu ne me la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans ſa perſonne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette ſuppoſition, me demanda-t-il, tout ſurpris ? Je n'ai de Madame de *** que des aſſurances d'un bonheur prochain, que juſques à préſent je n'ai pas voulu preſſer. Tout rempli d'une autre paſſion, occupé de la perte d'un cœur que je regrette, je n'ai répondu aux avances qu'elle m'a faites, que pour tâcher de donner de la jalouſie à l'objet que j'ai perdu. Mais je ſuis malheureux en tentatives ; l'on m'a vû ſans chagrin paſſer de Madame de L*** à Madame de *** ; & je ſuis aſſez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs ! répondis-je ; & je

*ſçais gré à Madame de ***, d'avoir travaillé hier à ta conſolation. Le boudoir fortuné où tu as reçu tant de preuves de ſon bon cœur..... a été le témoin des plaiſirs de bien d'autres, interrompit-il, bruſquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici, pour me dire que Madame de *** a voulu que je paſſaſſe hier la journée avec elle; & moi, en moins de tems, je te dis, comme je le penſe, que ce ſera la dernière de ma vie; j'étois curieux; je ne le ſuis plus; je te ferai plaiſir de ne la plus voir; je te rends ce ſervice de grand cœur; ſi j'avois cependant un conſeil à te donner, ce ſeroit de prendre le même parti que moi, qui la juge indigne des ſoins d'un galant homme. C'eſt auſſi ce que je fais, repris-je; mais je ſuis piqué; j'ai été trompé; & tu ne*

TAYLOR INST. OXFORD

*l'es pas ; il me faut une vengeance ; & j'ai de quoi la prendre ; je tiens ici toutes ſortes de lettres qui m'indiquent les noms & la qualité de mes rivaux préſens ; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la Ville ; & pour ſuivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends ; & je te fais grace du ridicule, en faveur de ta ſincérité. Et que peux-tu eſpérer de cette vengeance, me dit Saint-Fer *** ? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque tems à n'aimer que ſon mari & à n'avoir perſonne à tromper. Que vous dirai-je encore ? mon projet a réüſſi au-delà de mes eſpérances ; je l'ai broüillée avec toute la terre ; elle ſçait que c'eſt le fruit de mes ſoins ; & je vous avoüe que je me ſens autant de joie à préſent, d'être ſûr de ſa hai-*

*ne, que j'en avois quand je croyois l'être de ſa tendreſſe : mais ce qui l'a irritée, ſur-tout, c'eſt le procédé de Saint Fer***, qui vient de ſe raccommoder avec votre amie ; & qui l'a abandonnée le lendemain de ſon bonheur ; que n'eſt-elle pas forcée de penſer de ſes charmes ! Quel coup humiliant pour ſa vanité ! & que ce qu'elle ſouffre à préſent, me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait ſouffrir ! Que je la hais !* Ne le croyez pas, lui dis-je alors ; vous êtes en colère ; & ce grand mouvement de haine, n'eſt peut-être que beaucoup d'amour. Vous la mépriſez, je le veux bien ; mais le mépris n'éteint pas toûjours une paſſion violente ; on gémit ſur ſon choix, on en connoît toute l'horreur ; mais, emporté par un ſentiment plus fort que la raiſon,

on adore ſes chaînes en les déteſtant; vous me paroiſſez encore dans une ſituâtion violente; & que deviendriez-vous ? à quel mépris ne vous expoſeriez-vous pas ſi vous cherchiez à la revoir ? Peut-être elle-même ſeroit-elle charmée de vous r'engager, pour vous rendre votre eſclavage plus crüel, que celui que vous avez éprouvé; vous m'avez parlé avec franchiſe; je dois répondre à votre confiance; & je ne le puis mieux qu'en vous donnant des conſeils déſintéreſſés : après l'éclat que vous avez fait, il ne vous ſiéroit pas de la revoir; les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre reconciliation; & ſi vous renoüiez avec elle, vous ſeriez infailliblement la fable de toute la Ville; vous

êtes accoutumé à aimer ; je n'ai rien à vous dire là-dessus ; mais sauvez-vous du ridicule. *Vous avez raison*, m'a répondu mon mari ; *mais je suis las d'aimer ; & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences ; elles me coûtent trop ; & je ne sçais encore comment vous avez pû me les arracher.* Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée ; mais croyez-vous qu'en pareilles avantures le public soit müet ? J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonstances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres discours, il a pris congé de moi avec un demi soûpir ; & ma priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon

cœur ſeroit dans de meilleures diſpoſitions pour lui, qu'il n'oublieroit rien pour les mériter; enfin, tout ce que peut dire un homme qui ſeroit trop heureux que ſa femme lui voulût du bien. Mon Dieu! le croiriez-vous? il y a cinq heures que j'écris. Que ma lettre eſt longue! & dans tout cela, pas un mot de douceurs pour vous; n'importe, vous ſçavez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce ſoir, ſi vous le pouvez. Quelque divertiſſant que ſoit un mari, il ne ſe peut point qu'il vaille jamais un amant; ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colère?

LETTRE XLVIII.

JE le ſçavois bien, moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferois ſoûpirer quelqu'un. On eſt épris de mes charmes, on m'adore; ce ſont bien d'autres empreſſemens que les yôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir ſur les belles des droits inconteſtables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une Ville priſe d'aſſaut, & ne laiſſez pas même à notre vertu chancellante la gloire d'une courte réſiſtance. Les petits ſoins vous ennuient; & vous attendez tout de votre mérite, & de notre foibleſſe. Que les armes cédent à la

Magiſtrature ; faites retraite, Monſieur le Colonel ; je viens de faire emplette d'un petit Magiſtrat, ſi doux, ſi reſpectueux, qu'en un beſoin il effaceroit feu Céladon ; il m'a même aſſuré que, s'il étoit aſſez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le conſume, un reſpect éternel. L'aimable petit homme ! Il n'a pas encore oſé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu'un rival dangereux, pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toûjours ; voyez, pourtant, ce que c'eſt que le cœur d'une femme : le mien s'eſt rendu à la premiere menace. Comment auſſi le refuſer à un homme qui promet de ne jamais manquer de

reſpect? Eſt-il rien de ſi ſéduiſant? Il me dit ſi modeſtement, *je vous aime*; & roûgit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, & la timidité de mon Magiſtrat, ce ſeroit moi, qu'on prendroit pour l'aggreſſeur. C'eſt, d'ailleurs, un garçon doüé de talens très-eſtimables. Croyez-vous que comme vous, il ſe tienne à ma toilette les bras croiſés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer ſa critique ſur mes rubans, ou pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un Sénateur, il y a un plaiſant emploi: il n'y a point de Préſident, dans quelque Chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que

celui-ci : il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire; il eſt mon conſeil dans mes emplettes : il a le goût merveilleux; & s'il vouloit tirer avantage de ſes talens, il pourroit ſe vanter d'avoir fourni des deſſeins merveilleux pour les étoffes. En vérité! c'eſt une grande école que le Palais, pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter, qu'avec de ſi heureuſes diſpoſitions, il ne renverſât la cervelle à toutes les femmes; ne triomphât des vertus les plus farouches; ne fît quitter priſe aux ſoupirans les plus tenaces; ne briſât les liens les plus affermis; ne fît naître enfin de la jalouſie dans le cœur des amans les plus ſûrs de leur mérite, s'il ne bornoit ſon ambition

au plaiſir d'entendre dire, *Madame la Marquiſe eſt bien coëffée! Qu'elle eſt de bon goût!* Je vous inſtruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puiſſiez mieux comprendre que ma bleſſure eſt ſans reméde; & que vous vous défaſſiez d'un malheureux amour, que je ne favoriſe plus. Croyez-moi, ne pouſſons pas les choſes plus loin; n'épuiſons point nos cœurs; nous nous verrons avec plus de plaiſir, ayant encore quelque deſir à ſatisfaire; plus d'une fois le dégoût a penſé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le ſurmonter; il nous en eſt reſté des impreſſions de triſteſſe, qui nous rendent plus malheureux que ne le ſont les gens qui n'aiment rien. Je le ſens; nous

ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi, pour réveiller nos cœurs, profiter de votre absence. Un peu de perfidie est un rafinement d'amour; quand on ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.

BILLET.

IL ne falloit point de réponſe à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien ; & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter ſur vos plaiſirs ; mais les complimens embaraſſent. Une lettre auroit été trop longue ; & j'ai peine à croire que mon billet vous paroiſſe trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous diſe que je vous aime ; & trop aimable pour que je vous diſe que je ne vous aime pas. Je n'oſe vous faire des reproches ; & je ne puis vous remercier : toutes ces choſes ſuppoſent que je vous écris ſans bien ſçavoir ce que je fais. Vous me mandez que ſans mon idée, qui vous ſuit par-tout, vous vous ennuieriez. Je vous rends graces de l'honneur que vous lui faites ; mais j'en croirai faire autant

autant que vous, quand je vous dirai que je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des Dames charmantes; ſi vous ne penſiez qu'à moi, vous en ſeriez-vous apperçû? Les hommes que je vois tous les jours, me paroiſſent ſi laids! Elles ſont belles ces femmes; & vous reſtez! Vous vous amuſez, & je ſuis abſente! J'aurois bien de quoi vous gronder; mais vous ne meritez pas que je ſois jalouſe. Vous me dites que vous reſterez où vous êtes, encore aſſez de tems pour pouvoir m'écrire trois lettres; ſongez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.

LETTRE XLIX.

NOUS partons demain pour la campagne. Le marquis vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaiſir de vous voir, de vous parler à tout moment. Vos empreſſemens répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi? Les deſirez-vous? Vous verrez-vous ſans ennui ſi près d'une femme qui vous aime? Sentez-vous le plaiſir qu'il y a à inſpirer des tranſports ſi vifs? Je vous aime plus qu'il n'eſt poſſible de le faire; croiriez-vous que cela va juſques à la folie; & qu'il me ſemble que je ne vous donne pas tout ce que vous mé-

rîtez. Je n'ai pas assez de toute mon ame; elle est entiérement à vous; & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse! au milieu d'un amour, qui devroit être tranquile, de former des desirs qui ne seront jamais remplis. Ma passion devient fureur; rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports, vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du désordre de la journée; des songes heureux me séduisent. Quelles illusions! quelles nuits! Quels emportemens! Et si votre seule idée répand tant de troubles dans mes sens, quels plaisirs ne me donneroit pas votre présence! Ah! que dans ces heureux momens vous ne m'accuseriez pas d'insensibilité! Ne croyez pas joüir, comme moi.

des mêmes tranſports; je ne dois de ſi grands plaiſirs qu'à l'excès de ma paſſion. Vous languiſſez dans les plus tendres plaiſirs; & je brûle lorſque même je ne joüis que de votre idée. Que ne pouvez vous égaler mes tranſports! Mais pourquoi vous fais-je des reproches? où me laiſſé-je égarer? Que de mots pour vous dire que nous allons à la campagne! Et comment ſe peut-il qu'ayant ſi peu à écrire, on rempliſſe tant de papier? Qu'un amant nous rend babillardes! je ne veux point ſonger à cela, la tête m'en tourneroit. Plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas déja beſogne faite! Bon jour.....Ah! j'oubliois de vous dire que mon mari qui rend à l'heure que je vous parle, des ſoins ſilentieux à Madame de T***, m'a priée, ſans faire ſem-

blant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il ſera ſi occupé d'elle, qu'il ne ſongera gueres à ce que nous ferons; ne croyez pas pour cela être diſpenſé de vous obſerver. Avec Madame de T***, il y aura beaucoup de femmes, qui ſe diſent toutes les meilleures de mes amies; mais à qui il ne déplairoit pourtant pas que je leur fourniſſe quelques petites occaſions de médire de moi. Adieu, ſoyez ſage devant tous ces gens-là; ou pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle; je le ſerai dans nos momens de liberté, peut-être plus que vous ne voudriez: avoüez que je commence, on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

BILLET.

*TENEZ, abſolument nous nous broüillerons; je n'y puis plus réſiſter, cela devient inſupportable. Qu'eſt-ce donc qu'un amant? pendant que j'y ſuis, dûſſiez-vous vous enplaindre, je veux le définir; c'eſt quelque choſe de ridicule. Encore ſi j'avois eu l'eſprit de voir cela d'abord; mais il eſt bien tems de faire des réflexions quand on eſt devenuë folle; &, que ce ſoit quelque choſe de ridicule qui vous renverſe la cervelle! voilà ce qui n'eſt pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de*** m'a parlé à l'oreille; ſçavez-vous bien ce qu'il faiſoit-là? il me diſoit une impertinence. Voulez-vous ſçavoir ce que c'étoit? il me faiſoit confidence de... Oh! pour cela,*

je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulez vous raccommoder avec moi, n'eſt-ce pas? vous êtes honteux de votre emportement: vous faites bien; mais je ne ſçai pas ſi j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée: oui, oui, venez, je n'ai rien à faire; peut-être votre préſence m'amuſera-t-elle? Que je ſuis ſotte d'être ſi bonne! Cela eſt inoüi! il eſt cependant vrai qu'un raccommodement eſt une jolie choſe.

LETTRE L.

NON, ne le croyez pas; ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint Fer*** eſt inutile. Vous fondez ſon pardon ſur l'amour que Madame de*** eut autrefois pour lui; & c'eſt ce même amour ſi crüellement outragé qui s'eſt éteint pour jamais. La patience des amans, quelqu'étenduë qu'elle puiſſe être, a des bornes: on peut paſſer bien des choſes; mais une ame délicate ſouffre à pardonner ſouvent. Un moment d'aigreur amene des réflexions; & quoiqu'elles ſoient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorſqu'on eſt offenſé; le cœur s'attiédit; la raiſon recom-

mence à régner; & quand elle a une fois repris ſon empire, ce même amour ne parvient plus à la chaſſer. Examinez comme une paſſion s'établit dans notre cœur; & combien il faut que vous paroiſſiez différent de vous mêmes, pour nous faire céder à vos deſirs. Que de tendreſſe! de complaiſance! de reſpect, ne nous marquez-vous point, pour arriver à cet inſtant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas, quand vous n'en avez plus à craindre de nous? Dans quel eſclavage ne nous réduiſez-vous point, lorſque comblés de preuves de notre tendreſſe, vous devriez être plus attentifs & plus aimables, que lorſque nous vous les refuſions? Comment voulez-vous qu'une femme

No
je m'y
pentir
tile. V
l'amou
autrefc
me am
qui s'e
patienc
duë qu'
nes : on
fes ; ma
à pard
ment d'
xions ;
dinaire
revien
le cœur

jours leur retenuë, & qui n'en ſont pas plus eſtimables. Vous ne vous ſouciez pas de plaire à d'autres ; mais vous ne prenez aucun ſoin de me plaire. Votre fidélité vous peſe & vous embarraſſe ! Je m'apperçois à tous momens de la mauvaiſe humeur qu'elle vous cauſe ; & vous me faites payer cher le plaiſir de ne me point donner de rivales. Mais pour revenir à Saint Fer***, (car je ne ſçai comment vous êtes entré dans tout ceci), je crois que vous vous flattez trop, quand vous croyez que Madame de*** puiſſe ſe réſourdre à renoüer avec lui. Vous & moi, témoins de leur paſſion, nous avons preſque toûjours été occupés à juſtifier les biſarreries de Saint Fer***; & réduits ſouvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint Fer***, a

dans cette broüillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer, qu'en le reconnoiſſant ſur le champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconſtance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu par ſes nouvelles conquêtes le mérite de Madame de ***, il voudroit revenir à elle : aſſurément! le retour eſt flatteur, & devroit faire ſentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-être même, cette épreuve a dégoûté Saint-Fer*** de l'infidélité. Il ſçait qu'il peut trouver des femmes diſpoſées à l'aimer; mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être; & qu'il y a des cœurs, dont la conquête eſt peu ſatisfaiſante. Enfin, Madame de *** pourroit eſpérer de retrouver un amant plus tendre, & plus perſuadé de ſon mérite, qu'il ne l'étoit avant ſon

changement : toutes ces réflexions ſont juſtes ; mais elle s'y eſt refuſée. Non-ſeulement elle n'a pas voulu recevoir ſes lettres ; mais elle n'a pas même été touchée de ſon air languiſſant. A propos, c'eſt la plus plaiſante choſe du monde, que vous autres hommes, quand vous êtes amoureux. Tout eſt affecté dans votre perſonne ; juſques au ſon de votre voix : vos regards, chargés de langueur, ne ſe tournent jamais que douloureuſement ſur l'objet aimé : votre démarche lente & abbattuë, ſemble à chaque pas lui reprocher une rigueur ; vos ſoûpirs longs & fréquens, vos inſomnies, votre trouble, vos diſtractions ; oh ! c'eſt un article eſſentiel que celui-là : il ſert à prouver que vous n'êtes plus à vous-même : c'eſt par-là que vous m'avez priſe. A force

de réflechir sur vos distractions ; il m'en vint de si fortes, que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me souvinsse. J'eus la sottise de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez distrait ; & je me suis apperçuë depuis, que c'est chez vous un vice d'habitude ou de temperament. La tristesse est encore pour vous d'une grande ressource : vous paroissez triste avec tout le monde : le bruit se répand par-tout qu'un tel, dont on vantoit la gaieté ; est devenu d'une mélancolie mortelle : ce bruit parvient jusques à celle que vous aimez ; alors elle croit la chose sérieuse : on sçait que la tristesse conduit au désespoir ; elle craint que cet étourdi ne fasse un coup d'éclat ; & trouve enfin qu'il vaut mieux conserver les jours d'un homme, que d'être cause de

ſa mort. Malheureuſes que nous ſommes ! de nous laiſſer ſéduire par des démonſtrations ridicules, qui ne devroient mériter que notre mépris. Saint Fer ***, a donc paru aux yeux de Madame de ***, comme un homme qui s'abondonne au déſeſpoir ; il m'a ſemblé qu'elle n'y prenoit aucun intérêt. Peut-être, ſon cœur la trompe-t-il ; mais quoiqu'il en ſoit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendreſſe pour lui ; elle en parle avec indifférence ; & j'aimerois mieux qu'elle eût de la colère. Je parlerai encore pour lui, puiſque vous le ſouhaitez ; mais vous ne ſçavez pas combien un inconſtant qui veut reprendre ſes premières chaînes, eſt mépriſé d'une femme raiſonnable ; & d'ailleurs la façon dont il vous répondit, lorſque vous voulûtes le

ramener à Madame de * * *, eſt de ces choſes qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez ; nous tâcherons d'obtenir ſa grace. Quant à vous, aimez-moi toûjours aſſez pour n'avoir pas beſoin qu'on me demande la vôtre.

LETTRE LI.

ON cherche la solitude ; on s'ennuie du tumulte de la Ville ; mais le moyen de la quitter avec plaisir, lorsqu'on y laisse ce qu'on a de plus cher ! Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monsieur de Saint Fer***. L'on ira vous y prendre, pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoissez pas, & que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera passer par de terribles avantures ; mais vous êtes Chevaliers, & amoureux, c'en est assez pour ne pas manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immense,

on vous fera entrer dans un Château, dont un seul géant du Canton de Berne, défend la porte contre tous les ennuyeux. Un Vestibule superbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, selon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous passerez outre; ni monstres, ni griffons ne s'opposeront à votre passage; & ce n'est pas dans la cour du Château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de Chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartemens magnifiquement ornés, où des Demoiselles vous parfumeront & guideront vos pas dans un cabinet mysterieux, où négligemment couchées sur des sopha brillans d'or & de pourpre, vous recevront deux Princesses plus belles que tous les astres du fir-

mament. A votre aſpect, la pudeur couvrira leurs joües du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des ſoûpirs que leur cœur, pénétré de plaiſir, laiſſera partir avec violence; on vous tendra languiſſamment une main, que vous ne manquerez pas de baiſer avec tranſport. La joie, pendant ce tems-là, ſuſpendra toutes les fonctions de votre ame; & juſques à ce que vous ſoyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choſes mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous menera dans des jardins charmans que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y régne un perpétüel printems; les zéphirs y ſoufflent ſans ceſſe un air voluptüeux; les roſſignols y ſoû-

pirent leur tendreſſe ; & leurs concerts joints aux ramages des autres habitans des forêts, font de ces lieux une ſeconde Iſle de Cythere. Il eſt dans un bois épais & ſombre, une grotte plus délicieuſe que toutes les beautés de cet aimable déſert ; couverte par un boſquet de myrthe, les Faunes y viennent en liberté joüir du fruit de leurs ſoûpirs ; la Driade amoureuſe ne craint point de s'y laiſſer ſurprendre. Par un enchantement qu'on ne peut aſſez admirer, la Nymphe fugitive ne peut en détourner ſes pas ; & l'Amour qui marche devant elle, en l'éblouïſſant avec ſon flambeau, la conduit juſques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il eſt vraiſemblable que laſſées d'une longue promenade, les infantes voudront s'y repoſer. Là, vous pour-

rez conter votre martyre ; l'aſpect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur ; & plût aux Dieux qu'il inſpirât aux amans autant de diſcrétion, que peut-être il inſpirera de foibleſſes aux amantes ! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers, qui, en quittant cette grotte n'y ont point laiſſé des monumens de leur bonheur. Au ſortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un ſallon, où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis : les vins les plus délicats brilleront dans des vaſes du plus clair criſtal. La folie ſera priée de la fête, & Bacchus tâchera de la finir auſſi-bien que l'Amour l'aura commencée. Alors, nous appercevant du retour de l'aurore, on

enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs courſiers ; on partira ; & après un aſſez long voyage, on ſe trouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là, vous direz adieu aux Infantes, non ſans pouſſer quelques ſoûpirs : de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux ſera obligé à des proteſtations d'amour & de fidélité, dont pour le préſent on voudra bien diſpenſer l'autre. Vous monterez dans votre char ; & avant que Morphée verſe ſur vous ſes pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux ; & ainſi que cela ſe doit, vous lui adreſſerez votre oraiſon mentale. Adieu, Comte.

BILLET.

REVENEZ dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce ſoit moi qui vous y rappelle : auſſi ne ſuis-je que ſecretaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette : encore une fois, ce n'eſt pas pour moi que j'écris : je pourrois, il eſt vrai, me ſervir de l'occaſion ; mais je ne ſuis pas aſſez contente de vous, pour prendre des prétextes. Vous penſez, ſans doute, que votre abſence me chagrine ; vous le penſez, & vous vous trompez. Je vais où je veux ; j'écoute qui je trouve ; je répons ce qui me plaît ; je joüe, & je perds ; je vais au ſpectacle & je m'y ennuie : j'ai des amans, dont il ne tient qu'à moi de m'amuſer. Ne ſont-ce pas là des reſſources ? Croyez-vous qu'avec elles j'aie le tems de déſirer votre retour ?

*Et puis, tous les jours je vois mon mari; il m'aime d'une force inconcevable, cela me distrait; & quoique vous en puissiez penser, un mari sédentaire vaut mieux qu'un amant qui s'absente. Tout cela veut dire que vous pourriez rester où vous êtes, si les nôces de Madame de *** & de Saint F***, n'exigeoient pas que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin déterminée; elle prétend parlà, fixer absolument Saint Fer***: jugez de sa folie. Si les sermens d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux? elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la tendresse; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage; elle veut bien imaginer que Saint Fer*** ne manquera à rien. Je le souhaite: mais en pareil cas, je n'en penserois pas autant de vous; & vous vous ressemblez.*

ſemblez. Adieu, Monſieur, c'eſt à lundi la fête, ce ſera aſſez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez au reſte à votre commodité : vous ne m'accuſerez pas au moins d'être gênante. Eh bien! Monſieur, direz-vous encore que je vous aime?

LETTRE LII.

AH! Monsieur, mes craintes n'étoient que trop justes. Que je serois heureuse aujourd'hui, si elles avoient pû me servir toûjours contre vos desirs! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de sermens, & qui me coûtoit tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat! vous m'abandonnez! Avez-vous prévû ce qu'il m'en va coûter? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pû oublier si-tôt avec quelle tendresse je vous aime? Vous épousez Mademoiselle de la S***. Bar-

bare! & je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance! Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? ne m'osez-vous confier votre bonheur; & quoiqu'il m'en doive coûter le mien, présumez-vous assez mal de moi, pour croire que je ne vous le sacrifierai pas? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché sur vous; mais je me croirois peu digne de votre estime, si dans cette occasion, je suivois tous les mouvemens qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais! grand Dieu! & c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt, qui peut-être ne sortiroit point de la vôtre! Ces jours que vous passiez à m'assurer de votre tendresse, seront à jamais perdus pour moi! Vous vi-

vrez pour une autre ! vous oublierez dans ſes bras mon amour & ma douleur ! vous ne me direz plus que vous m'aimez ! vous pourrez vous réſoudre à ne le plus ſentir ! Ah, Dieu ! qui vous forçoit de m'aimer ? Ne m'avez-vous choiſie, que pour me rendre malheureuſe ! ne deviez-vous pas prévoir que vous ne ſeriez pas toûjours à moi ; & quand enfin ma paſſion a ſi bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me cauſeroit ? Vous aimer, vous le dire, vous le perſüader, étoient mes uniques ſoins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus ? Je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah ! ingrat ! Si vous m'aimiez comme je vous aime, qui auroit jamais pû vous arracher à moi ? Que dis-je ? malheu-

reuſe! mon amour étoit trop peu pour vous ; & je ne dois plus ſonger qu'à me conſerver votre eſtime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres ſentimens : je les deſavoüe ; ils ne ſont dignes ni de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce Mariage ; j'ai prévû le ſacrifice ; je m'y ſoumets. Vous m'aimez à préſent ? qui peut vous aſſurer que vous m'aimerez toûjours ; & que vous ne vous repentirez pas d'avoir préferé à un établiſſement ſolide, une liaiſon qui peut finir d'un moment à l'autre ; & qu'un inſtant de votre caprice ou du mien, peut détruire à jamais ? Je ne vous aime que pour vous ; & vous voir heureux me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connuë, ſi vous avez penſé de moi autrement. Oubliez-moi ; ou ne

penſons l'un à l'autre que pour nous eſtimer mutüellement. Vous me ſerez toûjours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez mépriſée; ſi vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï: n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raiſon veut que je vous aide à me bannir de votre cœur: ſoumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aie pris ce parti, ſans qu'il m'en ait coûté, & qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus tendrement aimé; mais c'eſt par l'amour même que j'ai pour vous, que je vous conjure de m'oublier. Ah! cela ne vous ſera que trop aiſé. Dans l'état où je ſuis, ne devriez-vous pas me conſoler? avez-vous perdu pour moi juſqu'aux ſentimens d'humanité? Vous ne devez pas douter que je ne ſois accablée

de la plus crüelle douleur ; & vous restez éloigné de moi : Ah ! ne me faites pas voir tout mon malheur : que je puisse me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret ! Avec tant d'amour, mérité-je tant d'indifférence ? Une ligne, un mot, devroient-ils tant vous coûter ? Hélas ! je n'éxige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime ; mais, si vous me refusez votre vûe, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi, ne sera point un crime contre elle ; elle n'en triomphera que plus, & j'en serai moins malheureuse. Mais dans la situation où nous sommes, que me diriez-vous pour me consoler, que vous pensassiez ? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles ; vos yeux les

démentiroient; je n'y verrois plus rien pour moi; & il m'échapperoit des choſes que je me reprocherois moi même. Non, ne me voyez pas; je garderai toute ma vie le ſouvenir de notre amour: tâchez de n'en point faire autant: renvoyez-moi mes lettres & mon portrait; ne conſervez rien qui puiſſe vous rappeller mon idée: mais s'il ſe peut, cependant, ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois; je n'oſe vous demander des ſentimens plus vifs. Adieu: les larmes, dont cette lettre eſt baignée, doivent vous être un témoin fidéle de la douleur que je reſſens en écrivant ce funeſte mot: ne vous préſentez plus à mes yeux. Je ſçais trop ce qu'il en coûte d'aimer ſans être aimée, pour contribüer à donner ce chagrin à Mademoiſelle de la

S***; elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous ſommes ſéparés pour toûjours. Adieu. Hélas! ne m'oubliez jamais. Daignez vous ſouvenir quelquefois combien je vous ai aimé; mais ne vous rappellez pas combien je vous aime encore; & ne croyez même pas que je ne changerai jamais.

LETTRE LIII.

JE vous reconnois, Monsieur, aux idées que vous avez conçûes : elles me montrent votre mépris pour moi ; & m'assurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus : & mes allarmes sur le bruit de votre mariage ne sont pas réelles ! Je ne les affecte que pour cacher une nouvelle passion ; & c'est un prétexte pour vous abandonner plus sûrement ? Vous êtes le seul qui, en pareil cas, pût imaginer une chose semblable : vous ne le croyez pas ! mais pourquoi me l'écrire ? Ne me trouvez-vous pas assez infortunée ? N'est-ce donc pas assez de vous perdre ; & lorsque l'amour s'éteint, le mê-

pris doit-il prendre ſa place ? Moi mépriſée ! grand Dieu ! étoit-ce de vous, ingrat ! que je devois l'être ; moi qui vous ai ſacrifié juſqu'à mon amour même ; moi ! qui n'étois occupée que du ſoin de vous marquer ma tendreſſe ; & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il eſt vrai que vous ſoyez touché de ma perte ; ſera-ce en me donnant un caractère odieux, que vous me prouverez que je vous ſuis chère ? Si vous me ſoupçonniez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre ſans m'offenſer ; & encore de quoi vous ſeriez-vous plaint ? d'être trop tendrement aimé ? Vous auriez ſenti, ſi vous pouviez ſentir quelque choſe, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quel-

qu'un a-t-il jamais aimé comme vous ? Il me paroît par les choſes que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuſe ; & cependant vous n'épouſez pas Mademoiſelle de la S***. Comment accorder tant de haine & tant d'amour ? Avec quelle froideur vous m'aſſurez que vous êtes toûjours à moi ! Ah ! qu'une véritable paſſion a bien un autre langage ! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuſes ; il n'y avoit rien que vous ne fiſſiez pour les diſſiper : vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épouſez point Mademoiſelle de la S***? Si vous ne l'aviez refuſée que par rapport à moi, vous ſeriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je conſentois bien à vous perdre pour vous-même ; je m'im-

molois, ſans murmurer, à votre bonheur; mais je ne vous verrai jamais ſans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle Maîtreſſe, le ſacrifice que je vous faiſois. Peut-être que je ſuis injuſte; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, ſi vous ne m'aimez plus? Votre inconſtance, & votre froideur ſont la même choſe pour moi; & je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez, ſans doute, mes frayeurs; mais toute autre à ma place en ſeroit-elle moins ſuſceptible? Une lettre ſuffit-elle? & dans la ſituation où je ſuis, ſeroit-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes? Que faites-vous éloigné de moi? Vous me croyez infidéle; je crains que vous ne ſoyez perfide: devrions-nous avec ces idées-là être tran-

quiles ? & pour peu que vous priſſiez encore quelqu'intérêt à mon cœur ; ne ſeriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou joüir avec moi du plaiſir de me trouver conſtante ? Ayez pitié de l'état où je ſuis ; daignez, & c'eſt la ſeule choſe que j'éxige de vous, daignez me raſſûrer ſur mes craintes, & éclaircir vos ſoupçons. Que je ſçache, ſi je dois vous aimer encore, ou ſonger à vous haïr à jamais.

LETTRE LIV.

MOI! que je vous haïſſe, cher Comte, lorſque vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe! Ne me haïſſez-vous pas vous-même, de vous avoir outragé dans le tems que vous écartez les obſtacles qui pourroient vous empêcher d'être tout entier à moi; je vous retrouve fidéle! Concevez-vous l'excès de ma joye? Je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez! Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire ſur mon cœur? Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pû m'en plaindre? Vous n'auriez fait que m'obéir; mais vous avez connu ce qu'il m'en

coûtoit pour vous en prier ; vous avez été touché de l'état funeſte où m'avoit déja réduite la crainte de vous perdre : tâchez de ne vous en point repentir. Puiſſiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi! Je ſuis sûre que vous m'aimez ; ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avois pas en moi la confiance que j'ai en vous ? les jours que nous paſſons à nous tourmenter, ne ſeroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur ? & lorſque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquiétent, faut-il que nous nous faſſions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire ? Avons-nous beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du ſecours du rac-

commodement ? Les fréquentes querelles aigriſſent le cœur ; & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les abſences auſquelles nous nous condamnons volontairement, ne ſeroient-elles pas pour nous un ſupplice inſupportable, ſi quelqu'un vouloit nous y forcer ? Ne ſommes-nous pas inſenſés de nous donner tant de chagrins ? Avons-nous donc des momens à perdre ? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montriez quelquefois ; elle eſt toûjours ſuivie de trop de tiédeur. Ce ne ſont pas vos tranſports, c'eſt votre cœur que je cherche ; ce ſont ces tendres épanchemens de l'ame, auſquels on peut ſe livrer ſans offenſer la vertu. Je voudrois de cet amour, qu'on dit que *Platon* connoiſſoit ſi bien, & qu'après lui, nous

avons si mal connu : de cet amour dépoüillé de toute impression des sens, dont la pratique pourtant doit être difficile, puisqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toûjours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous satisfait ; & je crois que nous perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu! que je suis étourdie! il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles ; & j'oubliois de vous avertir que Madame de *** vous prie de vous rendre chez elle à midi ; elle va à..... passer le reste de la journée : & comme j'ai mille choses à vous dire, je ne doute point que je n'y aille aussi. Ah! ..... me diriez-vous bien pourquoi je soûpire ?

LETTRE LV.

CETTE pauvre Madame de la G***, après une conſtance de quatre ans, vient enfin de perdre ſon amant ; & malgré mes exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que ſon dégoût pour elle avoit ébauché. *Oüi, Madame*, me diſoit-il, il y a quelques jours, *c'en eſt fait ; les ſoins que je lui rends ne partent plus, depuis long-tems, que de ma reconnoiſſance ; & ſans une ſotte idée qui me tourmente ; elle & moi depuis deux ans, ſerions bons amis, & rien de plus. Je crains que ſenſible comme elle l'eſt, elle ne puiſſe me voir inconſtant, ſans mourir de douleur. Il n'y a*

a rien que je n'aie fait pour l'amener insensiblement au point de souhaiter une rupture, qui de jour en jour, nous devient plus nécessaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres : elle a attendu avec impatience que je revinsse à elle. J'ai été cent fois la voir, pour lui dire que je ne l'aimois plus ; il sembloit qu'elle choisît ce tems-là pour m'accabler des plus fortes preuves de sa tendresse ; & j'étois obligé de la quitter, sans avoir pû prendre avec elle les arrangemens que j'aurois souhaités. Ces conversations autrefois si animées, sont languissantes & stériles : ces momens, que je passois avec elle, & que l'amour rendoit si charmants, me pésent & m'embarassent. J'ai beau m'exhorter à la constance ; je sens le besoin que j'ai de me faire des leçons, com-

bien elles ſont inutiles ! Je cherche quelquefois quelle peut être la cauſe de mon dégoût : je vois une femme aimable, qui a de la jeuneſſe & de l'eſprit ; mais ſes agrémens ne me touchent point. Ma raiſon me dit encore qu'elle eſt belle ; mais mon cœur ne me le dit plus ; & le reſte parle vainement en ſa faveur. Ne devroit-elle pas ſentir par ma froideur, que je ne l'aime plus ; & une femme peut-elle ſe tromper à des tranſports ſi étudiés, après avoir joüi du trouble & de la fureur d'un amant ? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions ; & c'eſt à mon ſens un plus cruël ſupplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raiſonnement, en priant Saint Fer * * *, ami de

Madame de la G***, de lui jetter des soupçons dans l'esprit; de lui dire même qu'elle n'étoit plus aimée; & il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. *Mais, Comte*, lui répondit-il, *tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! si je ne le craignois point*, répondit P***, *je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié! sauve-moi; elle veut que je l'épouse: d'ailleurs une chose de cette sorte est toûjours moins crüelle quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle d'un amant accoûtumé à tenir un langage si différent.* Saint Fer*** refusa opiniâtrément de se charger de cette commission. *Eh bien*, reprit-il, *je ne t'en parle plus; mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein.* Il sortit; & nous étions

aux Thuilleries, réfléchiſſant encore ſur cette conſtance inuſitée de Madame de la G***, quand, nous abordant avec un air effaré; *c'en eſt fait*, dit-il, *je ſuis content, ſi toutefois, on peut l'être, en mettant au deſeſpoir une femme qu'on a tendrement aimée.* En ſortant d'avec nous il étoit allé chez elle; elle l'y attendoit avec impatience; & le jour même avoit été pris, pour ſe donner des preuves mutüelles de leur tendreſſe. L'occaſion étoit preſſante; l'aſpect du péril le tranſit; il reſte, il héſite; elle le preſſe, il ſe fâche; elle ſe deſeſpére; & lui, découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanoüit; P*** lui donne du ſecours; elle revient à elle; toute en pleurs ſe jette à

ſes pieds, & lui dit les choſes du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant auſſi, l'exhorte à prendre ſon parti. La fureur ſuccède à l'amour; elle veut le tüer; il reprend ſon épée, ſe ſauve; & pour ne lui laiſſer aucun lieu de douter de ſa bonne foi, il écrit dans la loge du Suiſſe, ſon congé bien ſigné. Il triomphoit, en me contant ſon avanture; & m'aſſûroit toûjours qu'elle en mourroit de douleur. En effet, elle ſe couche après ſon départ, paſſe le reſte de la journée & toute la nuit à ſoûpirer, & à s'évanoüir. Elle ſe leve avec la même douleur; & la lumière lui étant odieuſe, elle fait tirer les rideaux; & languiſſamment couchée ſur un canapé, déplore la perte de ſon amant. Elle tombe

be encore dans une foibleſſe, qui fait tout craindre pour ſa vie; & peut-être qu'elle ſeroit morte, ſi le jeune Duc de ***, qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du ſecours, ne l'eût conſolée une heure après qu'elle avoit penſé expirer à ſes yeux. Le Duc, qui a trouvé l'avanture plaiſante, l'a ſur le champ racontée à ſes amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part; & P***, au deſeſpoir qu'elle ne ſoit pas morte, & qu'elle ait accepté ſi-tôt une conſolation, dont il la croyoit incapable, a ſenti rallumer ſon amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à ſe remettre bien avec Madame de la G***; mais vous ſçavez ce que c'eſt qu'une perſonne conſolée; elle l'a mépriſé; & il a toutes les peines du monde à l'oublier avec la petite

J***, qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, Comte, avant que de me faire une infidélité, ſouvenez-vous de l'avanture de notre ami, & de la façon de ſe conſoler de Madame de la G***.

BILLET.

*LA précieuſe Madame de ***, vient d'arriver avec deux beaux eſprits qui me donneront la migraine, ſi je n'y mets ordre. Elle me demande à ſouper ; je ſuis perduë, ſi vous ne venez ; amenez auſſi Saint Fer ***, je vous en conjure ; il il aime à diſputer, & pourra tenir tête à ces Meſſieurs. Je vous parlerai, je vous verrai, du moins ; ſans ce ſecours je meurs. Vous ne ſçavez, peut-être pas à quel point ces gens ſont mauſſades ; ils parlent ſans ceſſe ; & je n'entends pas un mot de ce qu'ils diſent ; jugez combien je ſuis à mon aiſe. On me menace encore de la lecture d'un ouvrage ! Rancune tenant, venez me délaſſer de l'ennui du précieux ; quand même vous imagineriez que je prends*

un prétexte pour vous voir. C'eſt un ſervice qui ne reſtera pas ſans récompenſe ; & je vous dédommagerai de votre ennui, en vous permettant de me voir quinze jours de ſuite tête-à-tête. Viendrez-vous ?

LETTRE LVI.

Y A-t-il quelque choſe au monde de moins raiſonnable que votre jalouſie ? & pourriez-vous m'eſtimer aſſez peu, pour me croire capable d'aimer l'homme qui vous inquiète ? Donnez-vous, du moins, des rivaux qui ne me deshonorent pas. Eh ! pourquoi voulez-vous en avoir, quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous ſuis attachée ? Ne penſez pas que je veuille me juſtifier de l'inconſtance que vous m'imputez ; je vous offenſerois trop, ſi je croyois votre jalouſie véritable. Je connois vos caprices ; & ceci en eſt un. Votre délicateſſe n'eſt pas aſſez grande

pour ſe choquer, lorſque je parle à un homme, qui n'eſt jamais venu chez moi; qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer; & qui n'eſt pas fait de façon à vous inſpirer de la terreur. Cette modeſtie m'étonneroit, ſi je n'en découvrois pas la cauſe. Vous vous eſtimez; mais vous ne m'eſtimez pas; & dans les traits de ſatire que vous lancez ſans ceſſe contre mon sèxe, vous ne faites de moi aucune exception particuliere. Vous croyez que je vous aime; mais vous ne m'en avez aucune obligation: Vous me ſuppoſez une néceſſité abſoluë d'aimer quelqu'un; & ſi quelquefois vous vous flattez que c'eſt votre mérite qui m'a rendue ſenſible, plus ſouvent encore vous penſez que le caprice ſeul m'a déter-

minée ; & qu'il peut m'entrainer vers un autre, comme il m'a entraînée vers vous. S'il vous en ſouvient cependant, ce cœur que vous mépriſez tant aujourd'hui, ne fut pas facile à gagner. Vous eûtes beſoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître & vous ne l'auriez jamais été, ſi en l'attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes ; ſi j'eûſſe pû en ſuivant ce que ma raiſon me dictoit, vous croire ſemblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'allégueriez peut-être la durée de votre paſſion ; j'avouë que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachemens paſſagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnaſſe ? Par

combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours ; & depuis quel temps votre paſſion ne ſeroit-elle pas finie, ſi mes ſoins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre ; ſi je n'eûſſe pas oppoſé à vos refroidiſſemens une conſtance ſi égale que vous n'avez jamais oſé m'annoncer que je vous avois perdu ? Vous m'auriez ſans doute beaucoup plus aimée, ſi, moins ſenſible & moins tendre, j'eûſſe affecté pour vous, autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour ; ſi, paroiſſant avoir du goût pour toutes ſortes d'objets, je vous eûſſe mis ſans ceſſe, dans la néceſſité de ne ſçavoir que penſer de mon cœur ; de la coqueterie & de la diſſimulation auroient réveillé un amour ſur lequel vous vous endormiez ;

& dès que vous m'auriez crûe capable de changer, vous auriez craint mon inconſtance; mais je roûgirois de vous devoir à de tels artifices. Je ſens que je vous perds; mais ſans me rendre la victime de vos fantaiſies, annoncez moi tout d'un coup votre perte; quelque douloureuſe qu'elle me ſoit, elle ne peut me l'être plus que la crüelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus; pour tant de tendreſſe, eſt-ce donc trop d'un peu de ſincérité?

LETTRE LVII.

AU milieu de votre plus forte paſſion pour moi, j'ai prévû votre changement ; il m'afflige, mais il ne me ſurprend pas. Ai-je dû me flatter que vous m'aimeriez toujours ? & parce que mon cœur m'aſſuroit de ma conſtance, devoit-il m'être un garant de la vôtre ? Vous me quittez : que ce ſoit pour une autre, ou que dégouté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raiſons qui vous font agir ; on ſeroit trop malheureux ſi, quand on aime, en s'enchaînoit à jamais ; & ſi pour conſerver une conquête dont on fait

peu de cas, on renonçoit à toutes les occaſions qui ſe préſentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous ; ce n'eſt pas votre faute ſi je vous aime encore ; & vous avez fait depuis long-tems ce qui étoit néceſſaire pour bannir de mon cœur une paſſion que vous n'y vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours ; & quand vous auriez pû le faire, moins j'aurois dû compter ſur le ſerment, moins auſſi je ſerois étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable ; je ceſſe de vous le paroître ; puiſque mes ſeuls agrémens vous avoient déterminé, il eſt juſte que de l'inſtant que vous ne me trouvez plus, vous changiez. La ſeule choſe que j'exige de vous, (& je ne vous la demande que parce que, de

toutes les grâces que je pourrois vous demander, ce ſera celle qui vous coutera le moins,) c'eſt que vous ne me voyïez plus. Je ſens que je vous aime encore ; laiſſez-moi, s'il ſe peut, m'accoutumer par votre abſence, à vous regarder comme un homme indifférent : votre vûe me plongeroit dans le plus affreux déſeſpoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit ; & il ne ſeroit pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas eſſuyer. Mais eſt-il vrai que vous m'ayiez abandonnée ? Quoi ! dans ce cœur qui faiſoit tout ſon bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reſte-t-il plus rien pour moi ? Ah ! que l'on ſent douloureuſement la perte d'une choſe à laquelle on avoit attaché ſes plus cheres dé-

lices ! Hélas ! malgré ce que je vous disois de votre inconstance, je ne la prévoyois pas ; tranquille sur la foi de vos sermens, rassurée contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous, je ne pouvois pas croire que vous fûssiez capable d'une perfidie ; je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame : & je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous pûssiez véritablement aimer ! Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même ; & que même dans mes derniers instans, je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter, & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbare ! venez m'accabler par votre indifference ;

ſongez qu'il y a trop de crüauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que, parce que vous le voulez ; voilà l'idée que vous me laiſſez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs ! & vous m'abandonnez ! Ah ! .... avez-vous penſé à ce que vous m'écrivez ? en avez-vous ſenti l'importance ? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que, rompant avec moi ſi injuſtement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé, quand j'aurois encore pour vous ces ſentimens qui ont fait ſi long-tems notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu ; je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

PAR ma derniere lettre, je vous ai prié de ne me plus voir; je ſentois que votre vûe entretiendroit en moi des ſentimens qu'il m'eſt important d'éteindre; mais dans le crüel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs eſt de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de tendreſſe; mais je n'ai pas mérité la repugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous faſſe des reproches; je ſçai combien il ſeroient inutiles; je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été ſi crüellement fermés; ſi ma paſſion, moins folle, m'avoit per-

mis de réfléchir ſur vos démarches, d'y voir combien vous étiez inſenſible à ce que je faiſois pour vous, vous n'auriez pas eu beſoin de m'annoncer votre inconſtance : mais tel étoit mon aveuglement, que je ne vous voyois que comme je déſirois que vous fûſſiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairoit, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée ; mais ai-je mérité votre mépris ? Je ſuis malade ; vous le ſçavez ; & je ne vous vois pas ! Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour ! Ah ! n'en redoutez rien ; quelque violent qu'il ſoit encore, votre inſenſibilité & ma fierté me ſauvent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes lar-

mes, ni descendre à des prières honteuses; mais pour avoir cessé d'être amans, avons-nous renoncé au plaisir d'être amis? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander; mais l'inconstance auroit peu de charmes pour vous, si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis-je coupable cependant? Vous seul avez fait tous mes crimes; sans vous je joüirois encore .... Ah! que me sert-il d'être tourmentée par de si crüelles réflexions? qu'à m'éclairer sur des fautes qu'elles n'ont pas sçu prévenir, & à redoubler mon déseſpoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence, si en cessant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chassé; mais loin que

votre froideur puiſſe éteindre mon amour, elle ſemble le rallumer avec plus de violence. Que je ſuis malheureuſe ! Je vous aimois éperduëment quand vous feigniez une tendreſſe que vous ne reſſentiez pas ; & je meurs de douleur quand vous ceſſez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je ſuis ; je ne veux que vous voir ; je ne ſerai point ſeule ; accoutumez-moi inſenſiblement à vous perdre pour toûjours : dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur ; il y auroit trop de crüauté à m'épargner. Songez auſſi, qu'en ceſſant tout d'un coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réflexions que vous êtes trop honnête homme pour ne lui point épargner.

Adieu, Monſieur, vos complaiſances pour moi ne dureront pas, & je ſçaurai par une prompte abſence vous délivrer de l'embarras de les avoir long-tems.

LETTRE LIX.

DE grace ceſſez de m'écrire; ſauvez-moi de l'affront de mépriſer ce que j'ai crû digne de mon eſtime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en ſuis pas plainte. J'ai aſſez bien préſumé de vous pour croire que vous ne me faiſiez pas injuſtice ; & que ſans de fortes raiſons vous ne m'auriez pas abandonnée. Je vous ai eſtimé même de la franchiſe avec laquelle vous m'avez inſtruite de votre changement. Aujourd'hui, vous oſez me demander pardon ! Vous pouvez m'avoüer que ce n'eſt qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement : de ſang froid vous me plongez le poignard dans le

ſein ! à moi ! qui ne reſpirois que pour vous ! Pouvez-vous me mépriſer aſſez pour croire que je puiſſe revenir à vous ? Barbare ! qui pour le ſeul plaiſir de me deſeſpérer, avez agi avec moi comme avec la femme dont on auroit le plus à ſe plaindre. Encore, ſi déterminé par un autre objet, vous m'eûſſiez quittée pour vous livrer à lui, j'aurois excuſé votre inconſtance ; j'aurois même pouſſé la généroſité juſques à croire que j'y aurois donné lieu ; je me ſerois conſolée d'une paſſion née peut-être malgré vous. Mais, que vous me quittiez ! que vous m'abandonniez ſans ménagement, dans la ſeule vûe d'éprouver ſi je ſerai ſenſible à votre perte ! voilà ce que je ne puis ſoutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puiſſe durer, elle dure toujours

trop ; il y a même de la crüauté à l'imaginer ; je vous l'aurois cependant pardonnée ; je vous aimois assez pour me flatter qu'elle ne seroit venüe que d'un excès de délicatesse ; & quelques bisarres que puissent être les assurances qu'un amant veut prendre de notre cœur, elles nous sont toujours précieuses, quand elles nous prouvent son amour. Si votre idée avoit été telle, un jour suffisoit pour votre satisfaction & mon tourment : vous ne m'auriez pas refusé les plus légéres complaisances ; vous n'auriez pas été quinze jours sans me voir ; & quand vous m'avez revûe depuis, & toûjours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les insultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. & vous osez m'écrire !

Vous pouvez ſans mourir de confuſion, vous rappeller mon idée ! Vous m'aimez ! Que je ſerois heureuſe que vous diſſiez vrai ! Puiſſe cet amour faire votre éternel ſupplice ; & puiſſé-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haine, que je vous en ai données d'une tendreſſe dont le plus déteſtable de tous les hommes, auroit été plus digne que vous.

LETTRE LX.

EN effet, il ſeroit très-ſingulier, que je vous aimâſſe encore; & j'imagine comme vous, que cela ſeroit fort plaiſant; mais, mon pauvre Comte, je me ſuis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit, que la fin de la Comédie ne ſeroit pas agréable pour vous. Si vous ſçaviez combien le perſonnage que vous y joüez à préſent, eſt ridicule, vous n'auriez pas la force de le ſoutenir plus long-tems. Oui, vous êtes déſœuvré, languiſſant; Madame de*** a refuſé vos ſoins; je ris de vos ſoupirs. Que de mortifications! Conſolez vous; il y a peu d'hommes, à qui la même choſe ne

ne ſoit arrivée : mais étoit-il poſſible qu'elle vous arrivât, & qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvâſſiez rebuté de deux côtés ? Après tout, il vous reſte une reſſource. Vous m'avez aimée, moi : je ſçais comme vous vous y êtes pris pour me tromper ; imaginez quelque nouvelle façon, dont je puiſſe être encore la dupe. Je connois votre air triſte, ces ſoûpirs affectüeux que vous tirez du fond du cœur, ces petits mots ſi joliment dits, ces lettres ſi élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce viſage abbatu ; tout cela ne peut plus me toucher ; & je crois, pourtant, que c'eſt tout ce que vous ſçavez faire. Vous perdriez encore l'eſprit, que je ne m'en appercevrois pas. Ainſi, vous jugez bien que toutes ces

gentilleſſes ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'eſt que vous paſſez pour trompeur; que peu de femmes de bon ſens voudront vous croire; & que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles : vous ne trouverez pas ſi tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux! Vous étiez las de m'aimer; je n'avois plus rien de touchant pour vous; à peine vous ſouveniez-vous de m'avoir trouvée belle : vous me faites une infidélité ; vous cherchez fortune ; vous ne la trouvez pas ; & tout de ſuite vous revenez à moi : je ſuis un peu crüelle ; & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre! & quel plaiſir de pouvoir diſpoſer ainſi de tous ſes mouvemens! Vous aviez cependant aſ-

Fez bien arrangé cette avanture ; il eſt vrai que vous aviez mis dans votre plan, que je vous aimerois encore ; & ſans mes caprices, cela étoit naturel ; vous me connoiſſiez ; & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver ſi différente de moi-même : vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il ſoit le plus intéreſſant de tous ; mais ſans m'arrêter plus long-tems à ce badinage, il faut répondre à votre lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conſeils, & un aveu ſincere de ce que je penſe ſur votre compte. Je ne vous aime plus : dans le tems de ma colere, je vous en aurois dit tout autant ; mais avec beaucoup moins de ſincérité. Dans un état violent, on peut ſe tromper ſoi-

même : mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choſes de ſang froid ; & l'on en eſt moins la dupe. Il eſt donc vrai que je ne vous aime plus, & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir fût-il ſincere, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaiſir, & que lorſque les offenſes peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous ſçavez de quelle nature ſont celles dont je me ſuis plainte ; & je ne daigne pas même vous les rappeller. Que votre cœur ſe juge lui-même ; qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez ; & puiſſe-t-il vous en dire aſſez, pour vous faire déſormais éviter des procédés auſſi condamnables que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimois ; ma paſſion ne s'étoit pas

un moment démentie ; vous l'avez éteinte. Vous me dites à préſent que vous m'aimez ; vous ſeriez trop malheureux, ſi vous nourriſſiez des ſentimens auſquels je ne puis plus répondre. Suppoſé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flateuſes : rendez-vous juſtice, & n'eſperez rien. Vous ne ſeriez peut-être pas aſſez raiſonnable pour ceſſer de me voir ; c'eſt à moi d'y mettre ordre : on ne ſe guérit bien qu'en fuyant ; & pour les paſſions malheureuſes, il n'y a pas de plus crüel tourment que la vûë de ce qui les cauſe. Si cependant, comme vous me l'aſſûrez, vous devez bientôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne ſuis, ni ne ſerai jamais votre ennemie ; je ne ſerai jamais non plus votre amante.

Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j'en avois moins ; & la permission que je vous donne de me voir, doit vous être le plus sûr garant de mon indifférence, que je pûsse vous offrir jamais.

BILLET.

HELAS oüi ! Monſieur, je vous permets de venir à l'Opéra ; & je vous ſçais même un gré infini du ſoin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai en ſorte, puiſque vous le ſouhaitez, qu'il y ait une place pour vous ; mais tous les jours d'Opéra ne ſe reſſemblent pas ; quelque tendre que ſoit la muſique ; & quelques jolies choſes que vous me diſiez ſur Armide, & ſur Renaud, je me ſouviens trop bien d'avoir été l'une, pour ſouffrir jamais que vous redeveniez l'autre.

LETTRE LXI.

J'AVOIS crû juſques ici que le droit de montrer de la jalouſie appartenoit à l'amant aimé ; & je ne puis aſſez m'étonner, quand je ſonge aux choſes que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offenſe, lorſque je vois que l'amour, ou la vanité (& vous avez ſûrement plus de l'un que de l'autre) ſe mêle encore de vos démarches. Sçavez-vous bien que l'homme du monde qui me ſeroit le plus indifférent, ſeroit plus près d'obtenir mon cœur que vous, que j'ai ſi tendrement aimé ? Qu'avez-vous à me demander, & ſur quoi fondez-vous vos prétentions ? Si ma tendreſſe

avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conſervée avec plus de ſoin ; & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous ayiez voulu ceſſer de m'aimer ; je ne vous touchois plus, il étoit naturel que vous finiſſiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agrémens. Quelque choſe qu'on diſe de la conſtance, elle ne dure qu'autant que l'amour ; & d'ordinaire il ne ſubſiſte qu'autant que les deſirs qu'il fait naître, ne ſont pas entierement ſatisfaits. J'ai bien ſenti, lorſque je me ſuis livrée à votre ardeur, qu'elle diminuëroit, que je vous perdrois ; mais entraînée par un ſentiment qui étouffoit ma raiſon, en connoiſſant le péril que je courois, je n'eus pas

la force de l'éviter. Je vous ai vû pendant quelque tems plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foibleſſe ; & malgré ce qu'il m'en avoit couté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente, quand je vous en voyois faire votre bonheur, Ce tems dura peu ; vos deſirs s'affoiblirent ; comme c'étoit la ſeule choſe qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant ; ma paſſion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes ; vous aviez beſoin de réflexion pour me donner ces mêmes ſoins que j'avois dûs à votre cœur : un reſte de conſidération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur ; vous languiſſiez auprès de moi ; vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de

ma foibleſſe ; tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait ſi vous n'euſſiez pas changé ? il ne me ſiéroit pas de m'en plaindre ; vous étiez maître de vous même ; & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui ; vous avez même des jalouſies ! Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chere ? Ne vous ſouvenez-vous donc plus que vous m'avez ſacrifiée au plaiſir d'en joüir encore ? Vous éxigez de moi des complaiſances ; celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire eſperer d'autres ; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées, que pour votre repos, vous auriez déja dû détruire ; & ſi vous y vouliez penſer, vous ſentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de généroſité à ne vous

point vouloir de mal. On passe aisément de la haine au sentiment contraire ; & si je m'en sentois pour vous, je ne répondrois de rien : mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune ; & que, quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalousie ; sûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me serois engagée dans une autre passion, je ne ferois que ce que vous m'avez conseillé ; & c'est bien le moins que je vous croie de bon conseil. Adieu, Monsieur, mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui ; ma fantaisie ne me le

permettra pas demain ; & je ne puis répondre du reſte de la ſemaine. Vous pouvez ſur cela arranger ou vos plaiſirs, ou vos affaires.

BILLET.

VOus avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joüé, en me faiſant gronder par mon mari. Vous vous ſouvenez qu'en pareil cas, vous imaginâtes la même choſe ; & qu'elle vous reüſſit ; mais dans ce tems-là je vous aimois ; & je fus bien aiſe de me ſervir de ce prétexte pour me raccommoder avec vous. Dans la ſituation préſente, vous pouviez vous ſervir d'une invention nouvelle ; mais quand on n'eſt pas bien amoureux, on n'eſt gueres inventif. De

*ſi grands efforts d'imagination vous épuiſeroient ; & je vous conſeille de les garder tous pour Madame de N*** Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle ; & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaiſe opinion qu'elle a conçüe de vous : je vous promets de la combattre le plus qu'il me ſera poſſible : trop heureuſe de voir vos ſoins ſe tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne faſſe pour fléchir ſa crüauté ! Mon mari vous portera tantôt ma réponſe ; & je vous prie de ne plus l'employer à de pareils meſſages ; je ſuis honteuſe de l'avoir ſouffert ; & je ne ſerois pas pardonnable de le ſouffrir encore.*

LETTRE LXII.

IL eſt vrai que le Prince De*** m'aime ; mais il n'eſt point vrai que je n'aime pas le Prince De***. La façon, dont nous avons vêcu enſemble, ne me permet pas de diſſimuler ; & d'ailleurs, il eſt ſi naturel d'aimer, que je ne vois pas que ſur cet article, le démenti ſoit néceſſaire. Oüi, je l'aime ; mais je ne ſçais pourquoi, vous que j'ai vû ſi jaloux, vous ne le voulez pas croire ? Avez-vous donc oublié *que mon cœur eſt ſi tendre, que fût-il occupé par trente amans, il me reſteroit encore de la ſenſibilité pour ceux qui ſe préſenteroient ? Il ne faut auprès de moi qu'un ſoûpir.* Je puis pourtant

vous assurer que le Prince n'en a pas poussé ; & que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions ; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez crû qu'il me trouveroit inflexible. Il est vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux ; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour lui, qu'on ne s'appercevra pas qu'il en manque. D'ailleurs on en a bien peu, si l'on n'en a pas assez pour amuser une femme ; & malgré ce que vous en voudrez penser, il me dit les mêmes choses que vous m'avez dites : Il me jure qu'il m'adore ; il le prononce d'un ton pénétré qui ne lui sied pas mal, & ses yeux, plus éloquens que ses discours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manieres

douces & attentives me prouvent qu'il ſent ce qu'il dit ; & ce n'eſt point par les ſoupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'aſſurer de ſon ardeur. Plus modeſte que vous, je vois dans ſa timidité, plus de paſſion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime ſans eſpoir ; & ne fuſſent-elles pas vraies, je ne hais pas ces façons deſintéreſſées. Que voulez-vous que je vous diſe ? Peut-être qu'il me trompe, mais il ne me déplaît pas ; & auprès d'une perſonne auſſi dégoûtée de l'amour que je l'étois, c'eſt ne pas mal avancer, que de perſüader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuſes qualités, je ne crois pas que je m'en amuſe long-tems. L'amant le plus aima-

ble ceſſe aiſément de l'être ; la certitude d'avoir plû le rend bientôt incapable de plaire. Je ſuis ſi perſuadée de ce que je vous dis, que deſormais je congédierai les ſoupirans avant le moment de foibleſſe. Se piquer de fidélité pour un homme, eſt le plus triſte perſonnage du monde. La conſtance n'eſt qu'une chimere, elle n'eſt pas dans la nature ; & c'eſt le fruit le plus ſot de toutes nos reflexions. Quoi ! par un vain ſentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même en nous y ſoûmettant, il faut que l'on ne puiſſe changer quand on eſt mécontent de ſon choix ! Il faut s'aſſervir aux caprices d'un amant bizarre qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut ; eſſuyer les dégoûts que lui cauſe une trop longue paſſion ; ſouffrir un mal-

tre, où l'on ne devroit trouver qu'un eſclave; & ſe faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus! Eſt-il rien de plus ridicule; & ne ſuis je pas trop heureuſe que vous m'ayiez tirée d'une ſituâtion ſi crüelle? Je vous prie cependant, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir ſi ſouvent chez moi. Vous voulez toûjours me parler; & je crois vous avoir déjà dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous ſçavez, d'ailleurs, que, lorſque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi: vous n'êtes point parti; je ne ſuis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaiſances. Adieu, Monſieur, la bonté que j'ai eûë de vous ouvrir mon cœur, eſt moins à votre

avantage que vous ne voudriez peut-être le croire : il m'étoit important de me rendre mon repos ; vous le troubliez en voulant me rengager à vous aimer ; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie, qu'en vous faisant voir dans mon cœur, des sentimens qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.

BILLET.

VOus êtes malade ! Ah ! traître ! & l'on veut que j'en ſois la cauſe ? Je ſerai donc coupable deſormais de tous les maux qui vous arriveront ? De combien de façons eſſayez-vous ma foibleſſe ? La premiere fois, vos larmes ; aujourd'hui ! .... Vous dirai-je de guérir ! Vous mettez votre ſanté à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous ſerviriez du pardon que je vous accorderois, que pour me faire de nouvelles inſultes. Il eſt paſſé ce tems heureux que vous demandez encore ; à peine, vous en ſouvenez-vous : pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en ſoûpirant ? Tout le monde m'aſſure que vous n'avez pas ceſſé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en ſoit rien ;

puiſqu'on a tant de peine à me le perſuader. Guériſſez pour le dire vous-même ; je ne demande pas mieux que d'être convaincüe. Je ſens que vous m'inſpirez déjà de la pitié ; ce n'eſt, qu'en vous voyant, que je puis répondre du reſte.

LETTRE LXIII.

AH! je ne vous ai que trop pardonné, crüel que vous êtes! Temoin hier de mes pleurs, & de ma foibleſſe, que voulez-vous de plus? Je ne m'offenſe point de vos craintes; mais je ne veux point trop vous raſſurer. Sûr de mon amour, il vous flateroit moins que l'incertitude où vous êtes: elle me prouve, du moins, que vous connoiſſez tous vos torts; & craindre de ne pouvoir être aimé, c'eſt avoüer qu'on ne mérite guéres de l'être. Reſterez-vous long-tems dans cette idée? revenez-vous véritablement à moi? ſentez-vous combien vous me devez de tendreſſe, & de re-

connoiſſance ? Je vous ai vû des tranſports, qui m'ont paru ſinceres; mais que je crains que la vanité ſeule ne les ait fait naître! Vous vous êtes vû un rival; & vous ne m'avez crûe digne d'être aimée, que lorſque vous avez perdu tout eſpoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien ſi long-tems à vous, alloit vous échapper; & c'eſt plus pour faire ſentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit ſe rendre favorable. Vous m'avez crüe ſenſible à ſes ſoins; & vous avez imaginé une eſpece de honte à me perdre. Je n'avois pas beſoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins

moins cher : ma raiſon révoltée contre une paſſion ſi déraiſonnable maſquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr ; mais ce ſentiment me faiſoit trop de peine pour être vrai. Je ſouhaitois de l'indifférence ; le déſir que j'en avois, me faiſoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par ces deux mouvemens, ils ne ceſſoient qu'à votre vûë ; je ne me ſentois plus que de l'amour ; & les ſeuls vœux que je pûſſe former, étoient de vous retrouver ſenſible. Heureuſe ! au milieu de tant de trouble, d'avoir pû vous le cacher, d'avoir eu aſſez de force ſur moi-même, pour ne vous voir qu'en public ! Combien ne m'en coûtoit-il pas pour vous éviter ! Que ne vous aurois-je point dit, ſi je

m'étois abandonnée à moi-même ! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre ! & comment n'aurois-je pas voulu les essuyer ! Et je vous écrivois que je ne vous aimois plus ! & vous le croyiez ! Eh ce avec la passion qui me dévoroit, qu'on exprime bien l'indifférence ? Vous auroit-je écrit, si je n'eusse pas pris en vous le même intérêt ? Mais si vous vous méprenez à mes lettres, n'entendiez-vous pas mes regards ? ils étoient les interprètes de mon cœur : que vous y devez lire d'amour ! Vous ne poussiez pas un soupir, qui ne m'en arrachât plus tourmentée que vous, je n'osois vous montrer mes allarmes : jalouse jusques à la fureur, vos yeux ne me paroissoient regarder rien indif-

ſérémment ; j'y voyois de la tendreſſe pour tout le monde ; & je ne croyois que moi ſeule incapable de vous en inſpirer. Si je voulois rappeller votre ſouvenir, j'oubliois tous les ſujets de plaintes que vous m'aviez donnés ; & rien n'étoit cher à ma mémoire, que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux ſur votre portrait ; je me diſois vainement que c'étoit l'image d'un perfide ; je n'y voyois que ces traits que toute ma colère ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes ! Que n'avez-vous dans le cœur la tendreſſe qui brille dans vos yeux ! Vous me dites quelquefois avec tant d'ardeur que vous m'aimez ! pourquoi laiſſez-vous faire à votre eſprit l'ouvrage de votre

cœur ? Que je vous plains, ſi vous me dites ce que vous ne ſentez pas ! & comment exprimez-vous ſi bien ce qui vous touche ſi foiblement ? Contente aujourd'hui de vos ſentimens, faites que je le ſois toûjours. Tout à moi, comme je ſerai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour, que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi ; qu'unis à jamais, nous oublyons dans nos tranſports, qu'il y ait eu au monde quelque choſe qui ait pû nous ſéparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'univers, nous ſuffiſant à nous mêmes, libres de tous ſoins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les paſſer dans les plaiſirs que donne une paſſion

vive & délicate ! Sûrs d'employer à nous aimer, le jour qui ſuccederoit ; nous perdrions avec moins de regret, celui que nous verrions s'écouler : le paſſé ne nous offriroit un ſouvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laiſſer perdre du préſent ; &, dans les charmes d'une paſſion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir, que la certitude parfaite de nous aimer toûjours. Seule avec vous, je ne craindrois point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur : & la mienne, toujours plus vive, vous empêcheroit de ſentir la néceſſité où vous ſeriez de n'être attaché qu'à moi ; mais puiſque je ne puis prétendre à un bonheur ſi grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de ſolitu-

de pour vous, qu'où je ne ſerai pas ; que tous les objets qui vous environneront, ne ſervent qu'à vous faire deſirer celui qui vous manquera ; qu'en bute aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens ; qu'expoſé à toutes les occaſions de m'être infidèle, vous penſiez que je ſuis ſeule digne de vous. Vous ne ſçauriez avoir pour moi trop d'amour, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait ſouffrir. Je ſerois morte de douleur, ſi dégagé pour jamais, je vous avois vû porter à une autre des ſentimens qui ne doivent être que pour moi. Avez-vous pû croire que j'aimâſſe le Prince de *** ? & quand il auroit été vrai que vos procedés m'euſſent guérie, me connoiſſez-vous aſſez

peu, pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau une continuation de deshonneur ? j'aurois trop bien justifié votre inconstance & vos mépris. Vous sçavez que je ne m'engage pas facilement : vous sçavez que dans certains momens, je ne me consolois de vous avoir perdu que par l'espérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisois, & que peut-être tout le monde a droit de me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival ! Que je serois heureuse si vous me rendiez assez de justice pour croire que vous n'en avez pas besoin ! Mais je connois votre délicatesse ; & pour n'avoir jamais à le crain-

dre, il vous ſuffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi ; & plût au Ciel ! que pour rendre votre triomphe auſſi éclatant que je le voudrois, il eût encore plus de mérite. Adieu ; je viens de m'appercevoir que ma lettre eſt d'une longueur effroyable, & que je ne m'y ſuis pas bien tenu parole ; mais j'ai été ſi long-tems ſans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répeté : ſi vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire, que de n'avoir pas dit encore la moitié de ce que je ſens. Ce n'eſt plus la peine au moins d'abreger vos viſites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le mal-

heur qui m'arrive : mon mari vient de m'apprendre que ma tante eſt très-mal ; & je parts dans ce moment pour aller paſſer la journée chez elle. Je ſerois inconſolable de cet accident, ſi je ne croyois pas me dédommager demain du plaiſir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde, gens plus malheureux que nous ?

BILLET.

*J'Allois vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre : j'avois bien des choses à vous mander ; maintenant je ne sçai plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir ; mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela ? Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester : & puis..... Mon Dieu ! que de choses embarrassantes dans la vie ! Que vous importe ce cabinet ? J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame de*** ; mais je n'ai garde de prendre cette résolution, sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.*

LETTRE LXIV.

DEPUIS que vous êtes à la campagne, il s'eſt paſſé à la Ville des choſes fort extraordinaires. Madame de ***, eſt devenüe dévote ; T*** eſt devenu libertin. L'une a quitté ſon amant, l'autre ſon bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de *** auſſi déſagréable que jamais, eſt accablé de bonnes fortunes ; & la prude Madame de *** ſe divertit à être amoureuſe. La ſéche Marquiſe médit toûjours, met toûjours du blanc, joüe ſans ceſſe, a conſervé ſon goût pour le vin de Champagne, ſon teint couperoſé, ſa taille ridicule, ſon habit impoſſible, ſa vanité, ſes

vapeurs, & ſes vieux amans. C'eſt une femme immüable celle-là! Les infidélités courent à Paris prodigieuſement, c'eſt comme une maladie épidémique. Dieu veüille nous en garantir; mais jamais les commerces amoureux n'ont été d'une ſi courte durée; ſoit que les faveurs ſe refuſent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout eſt fini en moins de quinze jours. D***, étoit avant-hier au ſervice de Madame de***, aujourd'hui il ne lui eſt de rien: mais en revanche, il eſt de tout à la vieille Comteſſe, dont le galant rend ſes devoirs à la premiere; & les deux bonnes Dames n'en ſont pas moins amies. J'allai hier à ***; vous avez eu raiſon de me dire qu'on y médiſoit de nous. La charitable N*** ,

que j'ai été voir, m'a tout dit; mais pourquoi s'en fâcher ? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; & si l'on ne donne point de prise à la médisance, est-on à couvert de la calomnie ? Que feroient donc ces Courtisans inoccupés; ces femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par nécessité, méchantes par tempéramment, & médisantes par envie ? Telle aura eu mille amans; & se sera encore plus deshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'est un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de ***, s'est déchaînée contre nous; mais de toutes les médisantes, c'est celle de qui je fais le moins de cas. Je suis sûre qu'elle aura parlé en termes si

précieux, qu'on ne l'aura point entendüe : on pourroit dire d'elle, si l'on vouloit, que tel Marquis bel esprit qui la voit affiduëment, & qui chante par-tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les sujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes ; je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D***, a tenu des propos insolens, & vous voulez l'en punir ? laissez-le avec son fard, sa voix féminine, & ses mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris ; laissez-le vivre, c'est assez nous venger. La jeune de *** vient de reparoître plus brillante, & moins redoutable que jamais ; elle embellit par les absences ; & elle est, peut-être, la seule qui puisse

conserver autant de charmes au milieu de tant de peines ! Les amans lui reviennent en foule ; ceux qu'elle a maltraités jadis ne s'en souviennent plus ; & les autres (jugez combien l'amour aveugle !) ne craignent que ses rigueurs. Madame de D***, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas ; & que dans le nombre même de ses conquêtes, elle rencontrera dequoi les lui faire perdre. Madame de S***, & ce vieux Marquis de ***, qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de se prendre d'une passion, dont ceux qui s'y connoissent, ne sçavent que dire ; Madame de S***, prude, mais sensible ; le Marquis amoureux ; mais comme on l'étoit autrefois ; Madame de S***, attachée au goût moderne ; le

Marquis reſpectant l'autre, vû la commodité dont il eſt pour les amans ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites perſonnes dans leurs tendres diſcours : en vérité ! cela eſt hideux ! Depuis que la Dame a eu la généroſité de prendre le Marquis ſur ſon compte, on n'entend plus chez elle que des diſſertations ſur la délicateſſe de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envoie des réflexions ſur chaque livre de l'Aſtrée ; & retient par ſes doctes diſcours la pétulance de la Dame : elle n'a jamais vû, dit-elle, faire l'amour de cette façon ; & gronde contre la jeuneſſe de la Cour qui l'y a introduite, quoique ce ne ſoit que par néceſſité. Le Marquis, cependant, n'en veut pas moins paſſer pour homme à bonnes fortunes ; &

malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez Madame de ***, qu'aussi mystérieusement que s'il y alloit pour affaires. Elle en paroît contente ; & croit que cela sauve sa réputation ; l'on dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette maniere d'aimer, n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant ; mais il a des ressources & de la complaisance ; il remplit le tems qu'elle ne donne pas au Marquis ; & il n'a pas peu à faire ; car elle ne l'occupe gueres à huis clos. Miséricorde ! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médisance ! Mais je suis piquée ; & si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

BILLET.

Vous faites tout hors de propos ; Hier je vous attends à ſept heures ; vous venez à neuf ; & vous avez encore l'impertinence de croire que pour un rendez-vous, cela n'importe pas ; cependant vous m'avez trouvée ſortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable ſommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonſtance de mon ſonge. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne ſe repoſe jamais ſur d'autres, du ſoin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh ! qu'eſt-ce donc que ce rêve, direz-vous ? Je croyois être dans des jardins charmans ; ſi je ne me trompe, j'étois Flore ; Zephire ne vous reſſembloit pas ; & pourtant je le

trouvois le plus aimable Dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté ; & me prioit de la lui pardonner : comme vous m'avez mise dans cette habitude-là, je le faisois sans peine ; il étoit à m'en remercier, lorsqu'on m'a rendu votre lettre ; & troublé les remercimens de Zephire. Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue ; & quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer & de finir mes songes. Adieu, je vous avertis que je me rendors.

BILLET.

*NON, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes ſoient frivoles. Les démarches de mon mari ; ſes fréquens ſéjours à V***, le beſoin qu'on a de lui, pour remplir la place qui vaque ; les préparatifs ſourds qu'il fait depuis un mois ; ſon rang, ſes richeſſes, ſon eſprit, les études qu'il fait ſur des choſes auſquelles il n'a jamais penſé ; tout m'inquiéte. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint Fer*** ; il les trouve juſtes ; & vous êtes le ſeul qui ne vouliez pas croire ce qui en ſera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler ; & je ne les vois que plus grands, puiſque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Reſtez où vous êtes ; vous y apprendrez mon dé-*

part ; & votre indifférence me le rendra moins ſenſible. Quoi ! ſuppoſé que mes craintes ſoient mal fondées, n'eſt-ce pas aſſez que je vous les marque pour vous les faire reſſentir ? Mais, vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, ſi l'amour vous le faiſoit partager. Tant de ſécurité annonce trop de froideurs ; & ſi nous nous ſéparons, je ſerai ſeule à répandre des larmes. Vous n'en joüirez pas du moins ; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur ; & j'aime mieux en mourir, que de voir votre vanité s'en repaître. Mais, que faites-vous ſi éloigné de moi ? Je connois votre averſion pour les affaires ; & je ne doute point que vous ne fuſſiez déjà de retour, ſi les plaiſirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en ſoit, ne croyez pas que je vous ſollicite da-

vantage de revenir. Ne penſez pas auſſi me calmer par une lettre ; ce n'eſt qu'en parlant que vous pouvez vous excuſer ; & me faire avoüer ce que je ſens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paroître.

LETTRE LXV.

LEs voilà donc confirmés ces crüels preſſentimens que nous avions l'un & l'autre ! Notre malheur n'eſt que trop certain ; l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur ; il a enfin obtenu ce qu'il deſiroit ; & il m'entraîne dans un païs, qui quelque beau qu'il puiſſe être, ne ſera jamais pour moi qu'un païs barbare, puiſque je ne vous y verrai pas. Je ſuis enfin parvenüe à tout ce qu'une paſſion malheureuſe peut donner de tourmens. La crainte de votre inconſtance m'occupoit autrefois toute entiere ; mais je ne ſçais ſi je n'aimerois pas mieux vous

voir inconſtant, & vous voir toûjours, que de vous perdre fidéle. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma ſitüâtion ? Je vous aime ; mais que dis-je ; aimer ! Ah ! Que ce terme eſt foible pour ce que je ſens ! & je vous quitte pour jamais ! & ce qui acheve de me déſeſperer, hélas ! vous m'aimez auſſi ! Comment pourrons nous vivre éloigné l'un de l'autre ? nous ! qui nous plaignions d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir ; qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs ! Je vous quitte pour jamais ! pour jamais ! grand Dieu ! puis-je écrire ce mot ſans mourir ? avons-nous pû mériter d'être ſi malheureux ? C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie ! Moi ! qui pour la rendre heureuſe voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait ;

fait ; nous ne nous reverrons plus : nous ſerons pour jamais ſéparés ! Seroit-il poſſible que les adieux que nous nous fîmes, il y a ſi peu de tems, fuſſent pour nous les derniers ! Cette idée m'accable, me tuë. Quoi ! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre ! Occupés ſans ceſſe à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais ? Chacun de mes jours ne ſera donc pour moi qu'un jour malheureux ? Je ne vivrai donc que pour ſouhaiter la mort ! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, ſans joüir un ſeul moment de votre préſence ! je ne vous verrai plus ! mes yeux vous chercheront vainement ! Encore s'il me reſtoit dans un malheur ſi crüel, l'eſpérance de vous revoir un jour ! Toute remplie de

ce moment heureux qui vous offriroit à moi, que l'espoir de vous retrouver & de vous revoir fidele, soulageroit mes tourmens! Un si grand plaisir ne pourroit être acheté par trop de larmes! Mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continüation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez que me plaindre; & qui sait après tout, si vous me plaindrez long-tems. Hélas! Je ne serai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil, que je ne serai plus présente à votre cœur; & que notre amour ne vous paroîtra qu'un songe, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeller le souvenir. Seroit-il vrai que vous pussiez me rendre si malheureuse? Pourriez-vous

oublier combien je vous ai aimé ; combien je vous aime encore ? plaignez-moi du moins quelquefois ; ſouvenez-vous (& c'eſt la ſeule grace que je vous demande) que mon amour a cauſé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée ; oui mon cher Comte, je ne ſurvivrai point à votre perte ; je n'ai point de courage contre de ſi grands malheurs. Adieu, je croirois vous faire injure, ſi je vous diſois de preſſer votre retour ; vous voyez combien j'ai beſoin de votre préſence. Je vois faire des préparatifs qui me tüent ; dans huit jours, peut-être, je ne vous verrai plus ; on pouſſe la barbarie juſques à vouloir me priver de mes larmes ; & dans le tems où je meurs de douleur, il faut montrer un viſage ouvert à ceux qui viennent me féliciter

ſur cette funeſte dignité, qui me prive de vous pour toûjours. Adieu, que je vous voie; que je puiſſe du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je ſçais, en ſouhaitant votre vûe, toutes les peines que je me prépare; mais que je ſerois heureuſe d'expirer entre vos bras!

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE LXVI.

NON, ne me ſuivez pas : je ſuis dans un état où vous ne pourriez me voir ſans mourir de douleur ; votre vue augmenteroit la mienne ; & dans l'affreuſe ſituation où je me trouve, c'eſt un plaiſir que je dois me défendre ſévérement. Non ! je ne vous reverrai plus ; envain vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux : depuis ſix mois je languis ; & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette ſeule idée me fait ſoutenir la vie avec moins de déſeſpoir. Que ferois-je en effet dans le monde ? Accablée de la plus vive douleur ſans eſpoir de

la voir finir, puiſque je vous aimerai juſques à mon dernier moment ; & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toûjours. Ils ſont perdus pour nous! & le ſouvenir qui nous en reſte, ne peut qu'augmenter notre déſeſpoir. Comment pourrai-je ſoutenir une abſence éternelle, moi! qui compte tous les momens que je paſſe ſans vous ; encore ſi j'avois la conſolation de vous ſçavoir heureux ; ſi vous pouviez n'être pas ſenſible à notre ſéparation, ſi vous me perdiez ſans regret..... ah! j'en mourrois de douleur. Je ne ſçais ce que je veux ; je ſouhaite, je deſire même que vous ne m'aimiez plus ; je n'enviſage qu'avec horreur ce que vous ſouffrez, & rien ne me

fait cependant ſupporter mes maux, que la certitude où je ſuis que vous les partagez. Quand je ſonge à l'état où je vous ai vû, à ces adieux ſi crüels où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes; où tant d'yeux témoins de nos actions, nous forçoient à les contraindre; où l'ame en proie au plus crüel déſeſpoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pû vous dire que je vous aimerois toûjours!.... Conſervez-vous, du moins: au nom de tout ce que vous avez de plus cher (que je ſerois heureuſe ſi c'étoit moi!) ménagez-vous, vivez heureux; mais ne m'oubliez point. Rappellez-vous quelquefois mon idée; vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort; je ſerois trop punie ſi je traînois plus long-tems une vie ſi doulou-

loureuſe. Je penſai hier expirer en approchant de la terre dont vous portez le nom. On fit arrêter, nous deſcendîmes ; que j'eus du plaiſir à voir ce lieu ! Nous viſitâmes les appartemens ; on me montra celui que vous habitez ; votre portrait d'abord me frappa les yeux ; je tombai ſans connoiſſance. Mon mal, qui dura aſſez long-tems, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai paſſé la nuit dans votre lit, nuit la plus triſte ! la plus douloureuſe qu'on puiſſe imaginer ! J'ai été le matin dans votre parc ; hélas ! j'ai penſé qu'un jour vous viendriez dans cette ſolitude me regretter ; que vous reverriez avec plaiſir des lieux où je vous ai laiſſé des marques de mon amour, & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arroſé vo-

tre portrait ! Il me ſembloit que j'allois expirer en le baiſant : hélas ! mon tombeau m'auroit rappellée à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funeſtes ? veux-je augmenter votre déſeſpoir ? Je ſuis sûre que vous m'aimez ; & je tremble pour vous, ſi vous êtes dans l'état où je ſuis : je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner ! je vous y ai vû pour la derniere fois ! Ah Dieu ! vous m'y cherchez vainement ! nos ſouhaits ne pourront point nous rapprocher ! Eſt-ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne ſerai-je donc point délivrée de tant de peines ? Jours funeſtes ! ne finirez-vous jamais pour moi ? Je le deſire, je l'eſpére, je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée

à attendre des tems plus heureux! Avez-vous pû croire que mon ame fût au-deſſus de tant de maux? Je ſens que j'y ſuccombe, & je le ſens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie; plût au Ciel que je ne cauſâſſe pas les vôtres! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée, qui ne vivoit que pour vous. Adieu, puiſſe cet adieu n'être pas le dernier! Hélas! je vous ai perdu pour jamais; que je me crois heureuſe de mourir!

LETTRE LXVII.

IL y a quinze jours que j'attends inutilement une lettre de vous ; ah ! vous ne m'aimez plus ! Tout me manque. Mon unique reſſource étoit dans votre ſouvenir ; je me flattois donc en vain : je me ſuis donc trompée, quand j'ai cru que mes malheurs ajouteroient à votre amour ! Pouvez-vous m'abandonner, ingrat ! lorſque vous ſçavez que je meurs pour vous ? Vous n'aviez pas long-tems à vous contraindre, mais pourquoi ſouhaitè-je encore d'être aimée ? Quelle eſt mon eſpérance ? Dans l'état funeſte où je ſuis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter

mon infortune. Je ne vous verrai plus ; pourquoi chercher à nourrir des déſirs qui ne ſubſiſtent aujourd'hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi à vous oublier : rendez-moi à moi-même, rendez-moi, s'il ſe peut, mon repos ! Barbare ! n'eſt-ce donc pas aſſez de votre abſence pour m'accabler ? Il falloit, pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutâſſe plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez ! Ah ! s'il vous reſte encore de moi un leger ſouvenir, tournez les yeux vers moi ; enviſagez ma ſituation. C'eſt peu de ne vous plus voir ; ce ſeroit bien moins de mourir ; mais, grand Dieu ! quel objet s'offre tous les jours à mes regards ? qu'il me reproche de crimes ! & qu'il me rappelle douloureuſement votre

idée ! Vous ne ſçauriez concevoir mes malheurs ; ils ſont au-deſſus de toute expreſſion. Quand même vous m'aimeriez encore, & que vous ſentiriez notre éloignement comme je le ſens, vous auriez toujours dans votre affliction des reſſources que je ne puis trouver. Vous m'avez perduë ; mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté : perſonne n'interrompt votre triſteſſe ; perſonne ne peut vous interroger ſur le ſujet de vos larmes ; vous n'êtes point forcé à montrer de la tendreſſe à quelqu'un que vous n'aimiez pas ; vous pouvez me donner toutes vos penſées, tous vos regrets ; vous ne connoiſſez pas la contrainte ; & vous avez le plaiſir d'employer tous vos momens à votre douleur ! Infortunée que je ſuis ! Ai-je depuis

ſix mois, joüi d'un inſtant de tranquilité? Ah! que ne ſuis-je ſéparée du reſte du monde! Dans la ſolitude, du moins, rien ne gêneroit mes ſoûpirs. Attachée toute entiere à votre idée, je goûterois la douceur de n'en être point diſtraite. Vous m'avez conſeillé de vous oublier! Ah! quand votre généroſité vous auroit dicté ce conſeil; quand touché de mes maux, vous vous ſeriez réſolu, pour les faire ceſſer, à n'être plus aimé; que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur? Vous oublier! Quand je le voudrois, penſez-vous que je pûſſe y réüſſir? Vous! qui dans le tumulte du monde, dans la ſolitude, dans la nuit, m'occupez ſans ceſſe: vous! unique objet de tous mes maux: vous enfin! dont, autrefois l'indifférence

n'a pû vous arracher mon cœur. Plus il eſt déchiré ce cœur, plus il ſe remplit de vous. Ah! ſouvenir trop douloureux! momens paſſés dans les plaiſirs! momens perdus à jamais! pourquoi vous offrez vous à ma mémoire? Vainement, je veux les en bannir, ils me ſuivent par-tout. Si le ſommeil au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il ſoit pour moi un repos; mes malheurs en deviennent plus vifs, votre image occupe d'abord mes ſens; je vous vois ſenſible; vous partagez ma douleur; j'ai le plaiſir de pleurer avec vous; j'entends votre voix; ſouvent ces idées ſi douloureuſes, mais ſi charmantes ſe diſſipent. Je me vois avec vous dans ces lieux où nous laiſſant emporter à notre

paſſion, nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. Je me retrouve dans vos bras; j'entends vos ſoupirs; je vous accable des plus vives careſſes; vos tranſports excitent les miens, je meurs..... mais cette illuſion finit. Toute remplie encore du trouble où elle m'a jettée, je ne puis me perſuader que ce ne ſoit qu'un ſonge; je vous cherche; je vous appelle; je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi; mes déſirs renouvellés me jettent dans une inquiétude affreuſe; mes pleurs recommencent; je paſſe le reſte de la nuit dans le plus crüel déſeſpoir, le jour ne le diſſipe point. Je ne le vois naître ce jour, que pour le déteſter; & la ſeule eſpérance qui me ſoutienne, eſt d'apprendre

que vous m'aimez encore : une ſeule de vos lettres me calme, je la relis ſans ceſſe. Pourquoi m'enlevez-vous cette conſolation ? Pourquoi cherchez-vous à m'accabler ? craignez-vous qu'il ne manque quelque choſe à mon infortune ? & faut-il que ce qui y met le comble, me vienne d'une main ſi chere ? Dans l'état où je ſuis, à qui pourrai-je avoir recours ? & ſi vous m'abandonnez, qui m'aidera à ſupporter les reſtes d'une vie ſi languiſſante ? Peut-être que plein d'une autre paſſion, vous m'avez pour toûjours oubliée ; cachez-moi du moins votre infidelité. Par pitié ! trompez-moi : laiſſez-moi ignorer à quel point je ſuis malheureuſe : que je quitte la vie ſans avoir à me plaindre de vous ! n'ayez pas à vous reprocher d'en avoir avancé le ter-

me. Dans votre derniere lettre, vous voulez que je vous oublie ; vous ne le voulez ſans doute que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injuſtice ! Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon abſence que de nouveaux ſujets de m'aimer toûjours ! mais je ne vous vois pas ; & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il eſt vrai que je vous ſois toûjours chère, n'oubliez pas combien vous me devez de tendreſſe ; & ſi je ne vous ſuis qu'indifférente, combien vous me devez de ſoulagement & de pitié.

LETTRE LXVIII.

CIEL ! que venez-vous de m'apprendre ? Hélas ! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver ? Quoi ! Madame de Saint Fer***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir ! Vous l'avez vûe comme je serai dans peu, & ce malheureux Saint Fer***, comme vous serez peut-être vous-même. Ah ! que cette idée me fait frémir ! Ce n'est pas la perte de la vie qui m'effraie ; mais juste ciel ! que vois-je après moi ? Quelle horreur ! Que de fautes ! & quel repentir ! Hélas ! je la rejoindrai bien-tôt. Mais,

que mon ſort ſera différent ! Elle eſt morte ſans remords ; & ſes derniers momens n'ont point été troublés par les images crüelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit ſa douleur ; ſes larmes étoient légitimes ; mais quel funeſte état que le mien, puiſque je dois me reprocher juſques aux ſoûpirs que m'arrachent mes malheurs ! Enſevelie ſans ceſſe dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en diſtraire. Votre perte, l'affoibliſſement de ma ſanté, une mort prochaine, des remords dont je ſuis perpétüellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, & dans une ame timorée s'accroît, & vit de ſes tourmens. Infortunée dès-à-préſent, craignant encore plus l'avenir ; n'oſant me rappeller le

passé ; brûlant du désir de vous revoir ; & ne l'espérant plus ; c'est ainsi que mes jours se passent. Enchaînée par des bienséances crüelles, de tous mes malheurs, je n'ai pû pleurer que cette mort funeste, dont Monsieur de M***, paroît aussi pénétré que moi. Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ses pleurs qu'il répand sur moi, achevent de me desespérer. Je voudrois être accablée de sa haine ; je voudrois qu'il ne me vît point ; je voudrois enfin qu'il me détestât, autant que je me déteste moi-même : je ne le vois jamais sans frémir : c'est envain que je veux quelquefois, pour excuser ma foiblesse, me rappeller ses desordres ; je sçais qu'ils ne peuvent justifier les miens ; je m'abandonne à toute l'horreur que je

m'inſpire : je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour ; mais je ne puis vous oublier. Que dis-je ? vous oublier ! Vous regnez au milieu de mes plus triſtes idées. Je crois que vous me regrettez ; & je me conſole de mourir. Mais ne pourrois-je pas vous revoir ? Ah ! ſi vous m'aimiez encore, aurois je beſoin de vous le demander ? Ne ſçavez-vous pas que votre vûe appaiſeroit mes tourmens, ou du moins que j'en mourrois plus contente ? Vous ne m'aimez plus ! vous ne ſeriez pas ſi tranquille ; je vous aurois déjà vû. Hélas ! & que viendriez-vous faire ici ? Pourquoi veux-je vous percer le cœur ? Quel ſpectacle j'offrirois à vos yeux ! Vous ne pourriez me reconnoître qu'à mon amour ; & j'en verrois augmen-

ter mes remords, & mon ſupplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais : que je vive dans votre cœur ! Vous me devez cette conſolation, puiſque rien n'a pû m'arracher à vous ; & que ſi je ne vous avois pas aimé, je me ſerois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas ! ce n'eſt pas que je vous le reproche ; peut-être eſt-ce la derniere fois que je vous écris ; ſi cependant le Ciel n'en diſpoſe pas autrement, je vous aſſurerai encore que je ne ceſſerai pas un moment d'être à vous. Adieu. Rendez à Saint Fer***, la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à ſupporter ſon déſeſpoir ; mais cachez-lui mon état. Hélas ! vous n'aurez peut-être que trop tôt beſoin des mêmes ſecours.

LETTRE LXIX.

VOUS ne ſçavez pas dans le tems que vous vous obſtinez à partir, & que vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe; vous ne ſçavez pas que quelque diligence que vous pûſſiez faire, vous n'arriveriez que pour me voir expirer. La mort n'eſt-elle pas d'elle-même aſſez douloureuſe? & voudriez-vous par votre préſence, augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi; ce ſpectacle funeſte ſeroit trop affreux pour vous; vous ne me verriez pas vous-même, ſans mourir, dans un état ſi déplorable: évitez une image qui ne feroit qu'aigrir votre deſeſpoir;

l'eſpoir ; & laiſſez-moi, dans ces derniers tourmens, en ſupporter ſeule tous le poids. Il faut nous ſéparer pour toûjours ! Tout eſpoir eſt perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus ! Recevez ce coup avec fermeté ; & puiſque rien ne peut changer nos malheurs, ſoumettez vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à ſouhaiter, que de finir une vie dont tous les inſtans ſont marqués par le déſeſpoir ? Mes jours ſont enfin parvenus à leur terme ; & puiſque vous m'aimez, puiſque vous pouvez par vous-même juger des maux que je ſouffre, loin de vouloir que je vive, félicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toûjours à des tourmens cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être, s'il m'eût été permis de

vous revoir, ne vous aurois-je revû qu'infidele. Faut-il, que dans l'état où je ſuis, joüiſſant à peine de la lumiere, cette idée me ſoit ſi douloureuſe! Dans quelles diſpoſitions, grand Dieu! la mort va-t-elle me ſurprendre! Que de momens dont je ne devrois me ſouvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaiſir! Qu'elle confuſion d'idées! Comment ſe peut-il que devant être occupée de tant de choſes, je puiſſe ſeulement l'être de vous! Je ne ſerai donc bientôt plus! Cette perſonne que vous avez tant aimée, qui vous conſacroit tous ſes vœux; victime de ſa paſſion même, & de ſon déſordre, va expier par la mort, ſa foibleſſe & ſon crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je! Quels remords!

grand Dieu ! Seroient-ils inutiles ! Adieu ; ne m'écrivez plus : vivez ; & s'il ſe peut, vivez heureux. Je ſens que ma fermeté m'abandonne. Affreux momens ! Adieu ; s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas ! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.

LETTRE LXX.

IL n'eſt plus tems de ſe flatter ; le moment approche ; je vais vous quitter pour jamais ; je ſens que je me meurs. Ce n'eſt plus une femme foible, emportée dans ſa paſſion qui vous écrit ; c'eſt une infortunée, qui ſe repent de ſes fautes, qui les voit avec horreur, qui en ſent tout le poids ; & qui, cependant ne peut s'empêcher

de vous donner encore des preuves de ſon attachement. Triſte reſte de ma foibleſſe ! qui, au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force encore à penſer à vous ! J'ai brûlé vos lettres ; & c'eſt par ce ſacrifice, que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fideles ; & plut à Dieu qu'avec lui j'euſſe perdu tout ſouvenir de vous ! Que mon ame ſeroit tranquille ; & que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les inſtans. Objets d'horreur pour moi-même, quelle ſera mon infortune, ſi je ne ſuis pas un objet de pitié ! que je ſuporterois avec joie mes malheurs préſens, ſi je n'en voyois pas de plus affreux pour moi ! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux,

Que de tourmens à eſſuyer avant que de finir ! que j'en ai encore à ſubir ; & que j'aurois peu de regret à la vie, ſi mes maux ſe terminoient à ſa perte ! Mais, grand Dien ! que ferai-je ? que deviendrez-vous ? Je vois dans un avenir dont je ne joüirai pas, des malheurs qui achevent de me tüer. Je vous vois ; j'entends vos regrets ; je partage votre déſeſpoir, je le ſens. Ah ! funeſte idée ! Mes larmes ont déja prévenu les vôtres ; je ne puis plus ſupporter ma douleur. Adieu !... Puiſſent vos jours être plus fortunés que les miens !... Puiſſent mes vœux être exaucés ! ... Adieu ! ... Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi ; mais ne vous rappellez pas mes foibleſſes. Aſſurez Saint Fer***, que je meurs ſon amie : prenez ſoin de lui ; qu'il ne

vous abandonne pas. Sçait-il combien je partage ſon déſeſpoir ? Aimez-vous toûjours. Mes pleurs & mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi ; mais conſervez-vous. Je ne ſerai plus quand vous recevrez cette lettre. Adieu ; il faut ſonger à profiter des momens qui me reſtent. Je ſuis parvenuë au dernier de mes jours ; & je vais me préparer à voir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu ! adieu ! adieu pour jamais !

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

LE SYLPHE, OU

Songe de Madame de R***.

VOUS vous plaignez à tort de mon ſilence, Madame ; & ce n'eſt pas aſſez pour accuſer les gens de pareſſe, que d'être une fois ſorti de la ſienne. Que je vous ennuierois, ſi mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire ! à peine avez-vous le tems de penſer : conſiderez (peut-être ne l'avez-vous jamais fait)

qu'il n'y a pas d'oiſiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laiſſe pas le loiſir de former une idée nette : les plaiſirs qui ſe ſuccedent ſans ceſſe ; la compagnie nombreuſe dont le mélange amuſe toujours, quelque ridicule qu'il puiſſe être : les façons de nos honnêtes gens ; l'impertinence & la fadeur de nos petits maîtres tant de Cour que de Ville, contraſte biſarre, qui dans le grand nombre ſe trouve toûjours réuni ; les aventures qui arrivent, & qui fourniſſent perpétiellement des occaſions de médiſance ; les occupâtions de cœur qui divertiſſent, même quand elles n'intereſſent pas ; le tems de la toilette ſi agréablement rempli par nos jeunes Sénateurs : le plaiſir toûjours varié que donne la

coquetterie ; le jeu qui occupe quand la déſertion d'un amant où les égards pour les bienſéances laiſſent des momens à perdre : Eh ! comment, dans cet embarras pourriez-vous quelquefois ſonger à moi ? Vous me reprochez mon goût pour la ſolitude ; ſi vous ſçaviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amuſemens, quelque peu réels qu'ils ſoient peut-être. Vous vous mocquerez de moi, ſans doute, quand je vous avoüerai que ces plaiſirs que je vous vante tant, ne ſont que des ſonges ; oüi, Madame, ce ſont des ſonges ; mais il en eſt dont l'illuſion eſt pour nous un bonheur réel, & dont le flateur ſouvenir contribuë plus à notre félicité que ces plaiſirs d'habitu-

de qui reviennent ſans ceſſe, & qui nous péſent au milieu même du deſir que nous avons de les bien goûter.

Vous ſçavez que de tout tems j'ai ſouhaité avec ardeur de voir un de ces eſprits élémentaires, connus parmi nous ſous le nom de Sylphes; j'ai toûjours crû que ce n'étoit point dans le fracas des Villes qu'ils aimoient à ſe produire; &, le pourrez-vous croire! voilà l'idée qui m'entrainoit ſi ſouvent à la campagne, & me faiſoit rejetter ſi fiérement les conteurs de fleurettes: peut-être, ſans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je ſuccombé; car il y en a de jolis de ces conteurs-là. Je ne me repens point de ma ſeverité, puiſqu'elle m'a condui-

te à mon but ; c'eſt un ſonge : je ne vous donnerai mon avanture que ſur ce pied-là ; il faut bien menager votre incrédulité. Cependant, ſi ce n'étoit qu'un ſonge, je me ſouviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé ; j'aurois ſenti mon reveil ; & puis, quelle apparence qu'un ſonge eût autant de ſuite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter ! comment aurois-je ſi bien retenu les diſcours du Sylphe ? Il n'eſt pas naturel que j'aie penſé ce que vous allez entendre ; toutes les idées que vous y trouverez, ne m'ont jamais été familieres : Oh ! aſſurément ! je n'ai pas rêvé ; vous en croirez au reſte ce qu'il vous plaira : quant à moi, je ne me ſervirai pas de ces mots, *il me ſembloit, je croyois voir ;* je dirai : j'étois,

je voyois ; mais finiſſons ce préambule.

J'étois un des derniers jours de la ſemaine paſſée, retirée dans ma chambre : la nuit étoit chaude ; j'étois couchée d'une façon modeſte, pour quelqu'un qui ſe croit ſeul ; mais qui ne l'auroit pas été, ſi j'eûſſe cru avoir des ſpectateurs. Ennuyée d'une compagnie Provinciale qui m'avoit obſédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un Livre de morale, lorſque j'entendis prononcer diſtinctement, quoiqu'à demi bas, & avec un ſoupir : *O Dieu ! que d'appas !* Ces paroles me ſurprirent ; & quittant mon livre, je tâchai malgré la frayeur qui commençoit à me ſaiſir, de prêter une oreille attentive ; n'entendant plus rien dans ma chambre, je

crûs m'être trompée ; & m'imaginai que mon esprit distrait m'avoit rendu présent ce que je venois de lire : cependant, il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût se trouver avec de la morale ; d'ailleurs, dans ce moment je ne rêvois à rien qui pût y convenir. J'étois encore plongée dans ces réflexions, lorsque j'entendis plus distinctement que la premiere fois : *O mortels ! êtes-vous faits pour la posseder !* quelque flatteuse que fût cette exclamation, elle redoubla ma peur ; & rentrant précipitamment dans mon lit, je me mis le drap sur la tête, demi-morte, & dans l'état affreux où peut se trouver une femme peureuse. *Ah crüelle !* s'écria-t-on alors, *pourquoi vous dérober à ma vûë ? que craignez-vous de quelqu'un qui vous adore ; & qui*

malheureuſement pour lui, eſt ſi reſpectüeux, qu'il n'oſe employer la violence pour vous voir; répondez-moi du moins; ne mettez pas mon amour au deſeſpoir. Helas! repris-je d'une voix étouffée, que pourtois-je répondre dans l'état où une avanture ſi ſurprenante me réduit? *mais que pouvez-vous craindre avec moi*, replique-t-on; *je vous ai déja dit que je vous adore; raſſurez-vous; je ne me montrerai pas; & quoique ma vûë pût bannir la crainte de votre ame, je ne veux pas vous expoſer encore à la ſurpriſe qu'elle vous cauſeroit.* Remiſe un peu par ces paroles, je reléve doucement mon drap; je vis qu'il ne s'agiſſoit que d'une déclaration d'amour; & je me ſouvins que j'en avois ſoutenu plus d'une avec fierté. Je n'ai pas l'ame foible; & je crûs d'ailleurs n'avoir

rien à redouter d'une avanture qui commençoit de cette ſorte. Cependant on étoit amoureux ; j'étois ſeule ; & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je ſuppoſois plus de forces qu'à un homme. Cette réflexion m'inquiéta ; je vis tout d'un coup le riſque que je courois ; & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuſes occaſions où la vertu ne ſauve de rien ; j'imaginai auſſi que c'étoit un eſprit qui me parloit ; & d'abord je le jugeai impalpable ; cependant cet eſprit étoit ſenſible ; il m'aimoit : qu'eſt-ce qui l'auroit empêché de prendre un corps ? Ces differentes idées me tenoient dans une irréſolution qui ne finiſſoit pas, lorſque la

voix reprenant : *je ſçais tout ce qui ſe paſſe dans votre ame, belle Comteſſe ; je ſerai reſpectüeux ; nous ne ſommes entreprenans que quand nous ſommes aimés.* Bon ! dis je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de reſpect. *N'en répondez pas*, dit la voix, *nous ſommes des Amans un peu dangereux ; nous ſçavons tout ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une femme ; elle ne ſçauroit former de déſirs que nous ne ſatisfaſſions ; nous entrons dans tous ſes caprices ; nous vieilliſſons ſes rivales ; nous augmentons ſes charmes ; nous connoiſſons toutes ſes foibleſſes ; & quand elle pouſſe un ſoûpir d'amour ; que la nature dans un moment de diſtraction, ſe trouve la plus forte, nous le ſaiſiſſons ; en un mot, la plus legere idée de tentâtion devient par nos ſoins, tentâtion violente,*

& bientôt ſatisfaite : avoüez que ſi les hommes avoient notre ſcience, ou notre pouvoir, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoûtez à cela que notre inviſibilité eſt contre les maris jaloux, ou les meres ridicules, d'une reſſource merveilleuſe ; point de précautions pour prévenir les leurs ; point d'yeux ſurveillans qu'on ne trompe avec ce ſecret ; mais, de grace, ajouta-t-il, *ceſſez de vous cacher à mes yeux ; cette complaiſance ne vous engage à rien, puiſque vous ne me verrez que quand vous le voudrez ; & que vos ſentimens pour moi dépendent uniquement de vous.* A ces mots je me montrai ; & l'eſprit, car c'en étoit un, fit à ma vûë un cri qui penſa me faire rentrer ſous le drap ; je me raſſurai pourtant. *Ah!* s'écria-t-il, en me voyant, *que de beautés! quel dommage qu'elles*

fussent destinées à un vil mortel ! il est impossible qu'elles m'échappent. Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échapperai pas ! *oui, sans doute, je le crois.* Je trouve, repris-je, bien de la présomption dans cette idée. *Vous vous trompez ; il y en a beaucoup moins que de connoissance de votre cœur : toutes les femmes ont la même façon de penser, les mêmes mouvemens, les mêmes desirs, la même vanité ; & à peu de choses près, les mêmes réflexions ; & ces réflexions sont toûjours foibles, quand il s'agit de combattre le penchant.* Mais, la vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle soit inutile ? *Elle ne devroit pas l'être,* reprit-il ; *& cependant, j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice.* C'est trop mal penser de nous, repris-je, que de nous croire incapables de la moindre

réflexion. *Non*, répondit-il, *je crois que vous réflechiſſez ; mais que votre cœur plus vif & plus prompt, échappe à la réflexion ; & vous détermine plûtôt pour le ſentiment, que pour la raiſon. Ce n'eſt pas que vous ne penſiez aſſez bien, pour connoître ce qu'il faut éviter ; il s'éleve des combats dans votre cœur ; vous les ſoutenez pendant quelque tems ; & vous ſuccombez enfin avec cette conſolation, que ſi votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire.* Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puiſſions jamais vaincre notre penchant ? Sommes nous ſi cruellement eſclaves de nos paſſions que rien ne puiſſe les réprimer ? *Cet article ſeroit*, répondit-il, *d'une trop longue diſcuſſion ; je crois qu'il n'eſt pas impoſſible de trouver*

des femmes vertueuſes ; mais autant que j'en ai pu juger par votre commerce, la vertu n'eſt pas ce qui vous amuſe le plus : vous ſçavez qu'il en faut avoir ; & il me ſemble que vous ne cédez à cette néceſſité qu'à regret. Une choſe qui me paroît autoriſer mon ſentiment, eſt la triſteſſe, & la mauvaiſe humeur qui regnent ſur le viſage d'une femme vertueuſe, d'une prude, de ces perſonnes qui ſe ſont fait de la vertu par orgueil, & pour avoir le plaiſir d'inſulter aux foibleſſes de leur ſexe. Il eſt des tems où elles paient ce plaiſir bien cherement, & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais, comment faire ? c'eſt une vertu affichée qu'il faut ſoutenir ; elles en gémiſſent en ſecret ; toûjours tentées, elles ſe feroient bientôt un délice de la tentation qui les tourmente, ſi elles

pouvoient être ſûres que leurs foibleſſes fuſſent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaiſirs, prouvent moins la haine qu'elles leur portent, que le regret qu'elles ont de s'en être privées, par une vanité mal entenduë, ajoutez à cela, qu'il eſt rare qu'une jolie femme ſoit prude, ou qu'une prude ſoit jolie femme : ce qui condamne celle qui a pris un ſi mauvais parti, à ſe tenir juſtement à cette vertu que perſonne n'oſe attaquer ; & qui eſt ſans ceſſe chagrine du repos dans lequel on la laiſſe languir. Mais penſez vous, lui diſje, que toutes les femmes ſoient prudes ? *Les hommes, ſeroient bien malheureux s'il n'y en avoit que de ce caractere.* Cependant, repris-je, ils veulent que nous ſoyons vertüeuſes. *C'eſt un rafinement de goût chez eux que de devoir à leurs ſéductions, l'anéantiſſement d'une choſe*

qui leur a tant coûté à établir dans votre ame, & qui vous ſied bien ; quoique vous en diſiez : non, cette vertu farouche qui n'en eſt que la grimace ; mais celle que j'imagine, & que je ne puis vous peindre, parce que je n'en ai point encore trouvé de cette ſorte. Qu'eſt-ce donc lui demandai-je, que les hommes appellent vertu ? *La réſiſtance que vous oppoſez à leurs deſirs ; & qui naît de votre attention ſur vos devoirs.* Et quels ſont-ils, repris-je, ces devoirs ? *Ils étoient immenſes ; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en reſtera plus à obſerver ; aujourd'hui ils ne conſiſtent plus que dans la bienſéance ; encore n'eſt-elle pas exactement ſuivie.* Ce dérangement durera-t-il long-tems, demandai-je ? *Tant que les femmes croiront la vertu idéale, & le plaiſir réel ; & je ne*

vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penſer. D'ailleurs il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible ; & ce foible, quelque bien déguiſé qu'il ſoit, n'échappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptüeuſe ſe rend au plaiſir des ſens ; la délicate, au charme de ſentir ſon cœur occupé ; la curieuſe, au deſir de s'inſtruire : il en couteroit trop à l'indolente pour refuſer ; la vaine perdroit trop ſi ſes appas étoient ignorés ; elle veut lire dans la fureur des deſirs d'un Amant, l'impreſſion qu'elle peut faire ſur les hommes : l'avare céde au vil amour des préſens ; l'ambitieuſe, aux conquêtes éclatantes ; & la coquette, à l'habitude de ſe rendre. Vous êtes bien ſçavant ! lui dis-je. *C'eſt que j'ai voyagé de bonne heure ! mais ne commencez-vous pas à vous endormir ? Cette grande envie*

de philoſopher ne ſied pas dans cette rencontre ; & je ſuis ſûr qu'actüellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices. Qui ſçait ſi mal profiter de momens auſſi doux que ceux que je paſſe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux parler morale ! En bonne foi ! me pardonnerez-vous d'avoir ſi mal employé mon tems ? Je ne ſçais pas, repris-je, quel autre uſage vous en voudriez faire ; vous m'avez piquée ; & je ſerai bien-aiſe de vous prouver qu'il y a de la vertu. *C'eſt-à-dire*, répondit-il en riant, *que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute, cependant, pas que vous n'en ayiez ; & ſi je ne vous ai pas dit là-deſſus tout ce que je penſe, c'eſt qu'une auſſi belle perſonne que vous, offre tant de choſes à loüer, qu'on n'a pas auprès d'elle, le tems de van-*

ter

ter *celle-là.* Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je; vous m'aimez; je vous en ferai bien repentir. *Belle Comteſſe, on dit à une belle, quelle a des agrémens, parce qu'en le lui répétant ſouvent, c'eſt une façon polie de l'exhorter à en faire uſage; mais ira-t-on la faire ſouvenir de ſa vertu, quand il eſt de notre intérêt qu'elle l'oublie? Au reſte, point de menaces; toutes ces fineſſes ſont bonnes avec les hommes; mais ſongez que vous ne pouvez me tromper. Cela eſt embarraſſant; & je ne m'étonne pas de vous voir rêver: un amant qui ſçait tout ce qu'on penſe, qui pénétre tout, avec qui l'on n'a aucune reſſource, eſt quelque choſe de bien incommode!* En ce cas, répondis-je, je ne puis point eſſuyer cette fatigue; je ne vous aimerai pas. *Vous n'en ferez rien; pour éviter*

de m'aimer, il faudroit que vous me disiez bien sérieusement de cesser de vous voir : qui plus est, il faudroit le vouloir ; & c'est ce que vous ne voudrez pas : curieuse comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette avanture. Vous êtes précisément avec moi, dans le cas où sont toutes les femmes dans les commencemens d'une passion. Elles sçavent que pour ne pas succomber, il faudroit fuir ; mais la passion plaît ; elle échauffe le cœur : éteint les réflexions ; la séduction est continüelle ; le retour sur soi-même, momentané ; le plaisir redouble ; la vertu disparoît ; l'amant reste ; comment fuir ? Et, assurement ! vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je ; je voudrois un amant plus respectueux, & dont les desirs plus ti-

mides me ménageaſſent davantage. *C'eſt-à-dire, que vous voudriez que je perdiſſe un tems qui m'eſt précieux ; je ne ſuis point fait à cela.* Les femmes, ſans doute ne vous y ont point accoutumé. *Non aſſurément.* Et vous avez plû partout où vous avez adreſſé vos vœux ? *Par-tout ? non ; j'ai été ſouvent obligé de changer de forme pour me faire aimer ; la prémiere perſonne qui me plût, étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des eſprits ; je m'aviſai de lui parler la nuit ; je penſai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un eſprit aërien ; que nous étions beaux, bienfaits ; l'énumeration que je lui fis de nos bonnes qualités, ne la rendit que plus craintive ; & ſi je n'euſſe pris la figure de ſon Maître de Muſique, j'étois perdu. Celle à qui je m'adreſſai enſuite, étoit une Da-*

me d'une grande condition, fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux ſubſtances céleſtes, & qui ne voulut pas imaginer que je puſſe être un corps ſolide; cette idée me fit auprès d'elle un tort conſidérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la reſſemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener; je perdis mon tems. Enfin, ne ſachant plus que faire, je me mis à ſon ſervice, & me traveſtis ſi bien qu'elle ne m'auroit jamais pris pour un eſprit élementaire; & voyez la biſarrerie! je réuſſis. En Eſpagne je trouvai une femme, qui après m'avoir vû, ne voulut pas de moi; & me préfera ſon amant; je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes avantures ſeroit trop long; je ne dois cependant pas oublier une femme ſçavante, de qui

les études avoient eu pour principal objet l'Aſtronomie & la Phyſique. Je la vis, & lui dis qui j'étois; je ne l'effrayai pas; mais, quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la perſuadai point. Comment, diſoit-elle, eſt-il poſſible, ſi vous êtes dans votre région, matiere corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en deſcendant parmi nous; & ſi votre être n'eſt qu'un compoſé de vapeurs fines qui ne peuvent réſiſter aux impreſſions de l'air, & que le moindre vent peut diſſoudre, à quoi pouvez-vous être bon ici? Loin de réfuter cet argument par des diſcours, je la priai de m'admettre aux preuves; elle y conſentit; déterminée, ſans doute, par le peu de riſque qu'elle crut y courir; ou, ſuppoſé qu'il y en eût, par le plaiſir d'avoir trouvé dans la Phyſique élevée, quelque choſe d'extraordinaire que tout le

monde ne ſçût pas. J'eſſayai donc de la convaincre ; mais dans le tems que je devois eſperer qu'elle cédoit à la force de mes raiſons, ah Dieu ! quel ſonge ! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vû d'incrédulité plus opiniâtre ? Je ne me rebutai pas d'abord ; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlaſſe ; elle s'obſtinoit, ainſi que vous le ferez, ſans doute, à me traiter de chimere & de ſonge, je m'ennuyai de lui donner matiere à rêver ; & la quittai, quoiqu'elle me fit eſpérer une converſion prochaine ; mais vous, ajouta-t-il, ne ſeriez-vous pas auſſi incredule ? Je ne ſerois pas du moins ſi curieuſe, lui répondis-je, je ſuis perſuadée que je rêve ; mais contente du plaiſir que ce ſonge me donne, je ne veux pas ſçavoir s'il pourroit être vérité. *Et moi*, reprit l'eſprit, *je ſens que*

tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'exposer au danger de voir vos charmes ; je pars assez malheureux pour n'avoir pû me faire aimer de vous ; je vais me dérober aux rigueurs que votre crüauté me prépare. Que vous êtes impatient ! Comment voulez-vous que je vous aime ? Sçais-je seulement ce que vous êtes ? *Avez-vous eu*, repliqua-t-il, *la curiosité de le demander ?* Hélas ! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant ; cette peur & celle que vous ne fûssiez pis qu'un esprit, m'ont contrainte ; mais puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous ? *Vous*, dit-il, *qui croyez-vous que je sois ?* Je vous crois, repris-je, Esprit, Démon ou Magicien : mais sous quelque espéce que je vous imagine, je vous crois quelque chose de fort aimable &

fort ſingulier. *Voudriez-vous me voir ?* Non, dis-je, il n'eſt pas tems : répondez de grace à mes queſtions ; qu'êtes-vous ? *Je vous l'ai déja dit, je ſuis un Sylphe.* Un Sylphe ! m'écriai-je avec tranſport ! Un Sylphe ! *Oui, charmante Comteſſe ; les aimeriez-vous !* Si je les aime ! Grand Dieu ! Mais vous me trompez, il n'en eſt point ; ou s'il en eſt, qu'eſt-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur ; & comment une eſſence auſſi céleſte que la vôtre, peut-elle deſcendre au commerce des hommes ? *Notre félicité*, dit-il, *nous ennuie quand nous ne la partageons avec perſonne ; & tout notre ſoin eſt de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher.* Mais, interrompis-je, j'ai lû que les Sylphides ſont ſi belles ; pourquoi.....? *Je vous entends*,

dit-il ; *pourquoi ne nous pas attacher conſtamment à elles ? Nous ne les touchons pas aſſez ; elles nous voyent trop ; & ce n'eſt jamais que par raiſon ; & pour ne pas laiſſer perdre la race des Sylphes, qu'elles nous accordent quelques faveurs ; la même conſidération nous détermine ; & comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'eſt à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre lèthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur cauſons. Toutes ces choſes ſont réglées entre nous ; & nous nous laiſſons de part & d'autre aller à notre penchant ſans jalouſie & ſans mauvaiſe humeur. Vous rêvez ! ajouta-t-il, avoüez que c'eſt une choſe gra-*

cieuſe que d'avoir un Sylphe pour amant. Il n'eſt point, comme je vous l'ai dit, de fantaiſie que nous ne ſatisfaſſions, de biens dont nous ne comblions ce que nous aimons; plus eſclaves qu'amans, nous ſommes ſoumis à toutes ſes volontés; incommodes dans un point ſeulement. Quel eſt-il, demandai-je bruſquement? *Nous exigeons de la conſtance; & je veux bien vous avertir que la mort la plus crüelle ſuit toujours avec nous, la moindre apparence d'infidélité.* Miſéricorde; m'écriai-je! je renonce à vous pour jamais! L'eſprit à ce diſcours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la ſimplicité de ma peur. Vous riez, mon Sylphe, lui dis-je. *Je ris de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne ſe révoltent ſur cet article, & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre poſſeſſion leur*

assure, qu'à leur inconstance naturelle. Vous vous trompez, lui dis-je ; ne voulant point être inconstante, je n'ai rien à redouter ; & cependant l'idée de ne pouvoir l'être sans risque, m'afflige sensiblement. Vous croiriez toûjours ne devoir mon attachement pour vous, qu'à la crainte du châtiment ; vous m'en aimeriez moins. *Pouvez-vous le croire ? répondit-il ; si nous sommes gênans pour les femmes dissimulées, parce que nous sçavons tout ce qu'elles pensent ; celles qui ont le cœur bon & droit, doivent être charmées que rien ne nous échappe ; nous leur tenons compte de ces délicatesses de l'ame, de ces sentimens fins que la stupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas ; & plus nous connoissons leur amour, plus leur bonheur est parfait. Ne croyez cependant pas*

que la condition que je propoſe ſoit ſi terrible. Les Sylphes ſont à tous égards ſi fort au-deſſus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce ſoit un ſupplice que de les aimer conſtamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, eſt la ſeule choſe qui détermine une femme vers l'inconſtance : elle ne voit plus dans un amant, ces deſirs tumultüeux, leſquels, ſoit qu'elle les rebutât ; ſoit qu'elle voulût les ſatisfaire, l'amuſoient également. Ce n'eſt plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienſéance ; qui dit nonchalament qu'il aime ; qui le prouve avec plus d'embarras encore ; & de qui le viſage müet & glacé n'aide jamais à perſüader ce que ſa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas ? Par un honneur vain & mal entendu, paſſera-t-elle le reſte de ſa jeuneſſe dans un lien qui ne fait plus

ſon bonheur? Elle change; & fait bien. On lui fait un crime de ce qu'elle change la premiere? c'eſt qu'elle ſent plus vivement que les hommes; & qu'elle n'a pas de tems à perdre. D'ailleurs c'eſt ſouvent par bonté pour celui qu'elle a aimé, qu'elle ſe livre à l'inconſtance; elle le voit languir auprès d'elle ſans pouvoir ſe réſoudre à la quitter, parce qu'il craint les reproches; elle lui fournit un prétexte, & ſe charge du crime. C'eſt un procédé bien généreux, & que les hommes apparemment ne méritent pas; car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne ſont donc pas ſujets à l'ennui & au dégoût? ils ſont, ſans doute, auſſi conſtans qu'ils exigent qu'on le ſoit pour eux? *Du moins répondit-il, quand ils changent, c'eſt ſi ſubitement, qu'on n'a pas le tems de s'en*

défier ; on les voit encore amoureux un quart d'heure avant qu'ils diſparoiſſent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit, & qui changeroit avant eux ? lui dis-je. *Oubliez-vous que...* Ah je m'en ſouviens ! Vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos reſſources. *Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous n'en voudriez pas plus changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconſtante, eſt de ne lui pas donner le tems d'appuyer ſur un caprice ; mais ce ſoin ſeroit trop fatiguant pour les humains ; & ce n'eſt qu'aux Sylphes qu'il appartient, & de ſçavoir employer tous les inſtans, & de prévenir ces fantaiſies momentanées qui naiſſent dans votre cœur.* Je crois, lui dis-je qu'avec ces talens heureux que vous attribüez aux Sylphes, on peut encore ſe

dégoûter d'eux ; il eſt bon de nous laiſſer deſirer quelquefois ; il eſt des tems où nos reflexions ſur nos plaiſirs, nous amuſent plus que tous les empreſſemens d'un amant ; d'ailleurs vous avouërez que des ſoins perpétüels fatiguent ; & ; par exemple, ce ſeroit aſſez pour m'empêcher de vous deſirer, que la certitude de de ne vous deſirer jamais vainement ; *ce ſentiment eſt aſſez ſingulier, repartit-il ; & je doute qu'il ſoit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le tems de faire ces reflexions ; vous devenez Sylphides par notre commerce ; & participant à notre ſubſtance, le ſoin de répondre à nos empreſſements devient auſſi léger pour vous mêmes qu'il l'eſt pour elles mêmes.* Vous ſçavez lever toutes les difficultés, lui dis-je ; mais quand vous quittez une femme, lui reſte-

t-il quelque eſſence de vous ? *Quelquefois par bonté ;* répondit-il, *nous lui en enlevons une partie ; par malice ſouvent nous la lui laiſſons toute entiere.* Ce procedé n'eſt pas honnête, repris je. *Je conviens que nous pourrions nous diſpenſer de laiſſer après nous des deſirs que nous ſeuls pouvons éteindre ; mais nous ne connoiſſons que cela pour être regrettés ; & c'eſt un plaiſir qui nous touche. Vous rêvez !* Il eſt vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde, nombre de femmes Sylphides. *Oh ! vraiment,* me dit-il, *comme c'eſt à la Cour que nous faiſons nos plus grands coups, il n'eſt pas difficile d'y reconnoître nos traces ; mais il me ſemble que cette eſpece de malice ne vous effraye pas tant que la mort ſur laquelle vous vous êtes tantôt récriée ; elle a pourtant des inconve-

viens. Je les crains ; mais je puis les éviter. En ne m'aimant pas ? dit le Sylphe, vous n'y gagneriez rien ; c'eſt auſſi la punition de celles qui nous réſiſtent. Eh ! grand Dieu ! m'écriai-je ; de quel côté fuïr ? *Laiſſons tout ce badinage*, reprit le Sylphe. Oh ! aſſurément nous le laiſſerons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon ; ſi vous vouliez m'engager à vous procurer l'immortalité, il falloit me cacher la perverſité de votre caractere, & les riſques qui ſuivent les engagemens qu'on prend avec vous. *Expliquons-nous, je vois que l'eſprit imbu des rêveries que le Comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous procurer l'immortalité, c'eſt-à-dire, que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire, je penſe en-*

core que ſelon ces belles idées, vous nous croyez ſoumis aux foibles lumieres de vos ſages, & que nous ſommes forcés de deſcendre à leurs évocations : quelle apparence ! qu'une eſſence ſi ſuperieure à celle de l'homme, ait beſoin d'être inſtruite par lui, & puiſſe être contrainte à lui obéir ? Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination eſt encore ridicule, puiſqu'il eſt à préſumer qu'un commerce frequent avec une ſubſtance inférieure, loin de lui donner de nouvelles forces aviliroit le nôtre... Je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule ; mais je n'en ſuis pas plus diſpoſée à vous aimer ; je vous crains. *Raſſurez-vous, reprit-il ; quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toûjours à cette extrêmité ; ſouvent nous changeons nous-*

mêmes ; & vous pouvez alors rentrer dans vos droits ; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne, que vous-mêmes, quand vous êtes engagées : ce sont des affronts que vous ne pardonnez point ; & notre vanité est aussi sensible que la vôtre. Quant à l'autre châtiment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai : Voyez, consultez-vous, congediez-moi bien sérieusement, ou acceptez les conditions que je vous propose. Comment voulez-vous, répondis-je, que je puisse assurer de ma tendresse, quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vû ? je ne désavouë point que vous ne me plaisiez déja un peu ; mais si malheureusement vous n'étiez qu'un Gnome * .... *N'en dites*

* Esprits habitans de la terre, gardiens des trésors.

point de mal, interrompit le Sylphe : il eſt vrai qu'ils ne ſont pas d'une figure avantageuſe ; mais ils ne laiſſent pas que de nous dérober bien des conquêtes ; ils ſont parmi nous, ce que les Financiers ſont parmi les hommes ; & ce n'eſt pas, comme vous ſçavez ce que votre ſexe conſidere le moins : tous les jours même ils nous enlevent nos Sylphides. Comment ! lui demandai-je, une eſpece auſſi ſuperieure que la leur, eſt-elle ſenſible aux preſens ? *Oüi, dit-il, elles prennent des Gnomes, pour donner à leurs amans ; & quand ce ſoin ne les obligeroit pas à répondre à la paſſion de ces eſprits hideux, elles ſont femelles, & par conſéquent capricieuſes ; le changement les amuſe ; & la bizarrerie de leur goût eſt pour elles un plaiſir d'autant plus touchant, qu'il peut leur être plus reproché. Mais belle*

TAYLOR INST. OXFORD

Comteſſe, ne voudrez-vous point me faire de queſtions plus intéreſſantes; & votre curioſité s'arrêtera-t-elle toûjours ſur d'auſſi petits objets que ceux ſur leſquels je l'ai ſatisfaite; ne me permettrez-vous donc point de me montrer? Ah! mon Sylphe! m'écriai-je, que je crains votre préſence! *Que ne la ſouhaitez-vous!* dit-il en ſoûpirant. Je ne répondis moi-même que par un ſoûpir. En ce moment, une lueur extraordinaire remplit ma chambre; & je vis au chevet de mon lit, le plus bel homme qu'il ſoit poſſible d'imaginer, des traits majeſtüeux, & l'ajuſtement le plus galant, & le plus noble. Sa vûë m'étonna; mais ne m'effraya pas. *Eh bien!* dit-il, en ſe jettant à genoux devant moi avec un air plein d'amour & de reſpect, *eh bien! charmante Comteſſe, pourriez-*

vous me jurer fidélité ? Oüi ! mon cher ! mon aimable Sylphe ! m'écriai-je ; je vous jure une ardeur éternelle ; je ne redoute plus que votre inconſtance ! Mais comment ai-je pû mériter ; .... *Votre mépris pour les hommes, & la paſſion ſecrette que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne ; elle eſt plus tendre que vous ne penſez ; je pouvois vous ſuſciter un ſonge ; & me rendre heureux malgré vous ; mais je penſe avec plus de délicateſſe ; & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur.* Hélas ! je montrai peut-être dans ce moment trop de foibleſſe à mon Sylphe, mais je l'adorois ; que vous êtes charmant ! lui dis-je ; mais que je ſerois malheureuſe, ſi vous n'étiez qu'une illuſion ! eſt-il bien vrai que ? ... Ah ! ... vous êtes palpable !

J'en étois-là, Madame, avec mon Sylphe; & je ne ſçai ce qui ſeroit arrivé de mon égarement & de ſes tranſports, ſi ma femme de chambre qui entra dans le moment, ne l'eût pas effrayé; il s'envola; je l'ai depuis vainement rappellé; ſon indifference pour moi, me fait penſer que ce n'eſt qu'une agréable illuſion qui s'eſt préſentée à mon eſprit; mais n'eſt-il pas dommage que ce ne ſoit qu'un ſonge?

FIN.